

HISTOIRE ÉCONOMIQUE, SOCIALE ET CULTURELLE

Moines et religieux dans la ville (XII^e-XV^e siècle), dossier thématique des *Cahiers de Fanjeaux*, n° 44, Toulouse, Privat, 2009, 632 p., CD-Rom.

À l'image de la plupart de ses prédécesseurs, le 44^e volume des *Cahiers de Fanjeaux* est appelé à faire date. Car si le sujet traité pourrait ne pas sembler original au vu de la riche production historiographique consacrée à la place occupée et au rôle joué par les établissements réguliers et mendiants en milieu urbain, les dix-neuf articles réunis ici en renouvellent toutefois profondément l'approche et l'analyse. Dans la première des deux relations introductives, il revient à Nicole Bériou de justifier la nouveauté du propos. Cette nouveauté réside dans l'attention plus nette qui est portée, d'une part, non plus seulement sur les ordres mendiants mais également sur les ordres plus anciens et, d'autre part, sur le phénomène d'attraction urbaine qui toucha la plupart des ordres religieux à partir du XII^e siècle (aux prodromes duquel s'attache la seconde relation introductive d'Yves Esquieu). Ces constatations permettent ainsi de montrer en quoi ce volume contribue à un certain renversement de la perspective traditionnelle, selon laquelle les installations de couvents pouvaient être interprétées comme des indices d'identification du fait urbain (on pense évidemment aux travaux de Jacques Le Goff). En d'autres termes, il s'agit bien ici d'accommoder à l'espace français – et plus précisément encore à celui du Midi – les enquêtes menées en Italie sur le phénomène d'*inurbamento* des ordres et des établissements religieux, phénomène qui fait ainsi de la ville « le point nodal de la recherche » (Nicole Bériou).

Quatre grands thèmes articulent la réflexion des intervenants. Avec sept communications, la première partie du recueil, « Stratégies et enjeux de l'installation en ville. Innovation, concurrences, complémentarités », s'attache à l'implantation et au développement, particulièrement dynamique au XII^e siècle, des établissements des ordres réguliers et militaires dans les villes du Midi. S'il est vrai que ces ordres se sont largement implantés en milieu rural, ils n'ont jamais négligé pour autant les milieux urbains, où ils ont souvent joué un rôle non négligeable. Tous ces exemples permettent donc de nuancer une idée largement répandue, qui excluait presque totalement la présence des réguliers en ville avant les XIII^e et XIV^e siècles. Sur ce point, l'article d'Alexis Grélois démontre d'ailleurs que la fuite du monde, prônée notamment par

l'ordre de Cîteaux, n'empêchait cependant pas ce dernier d'entretenir des relations étroites avec les milieux urbains.

Le deuxième thème traité par le colloque de Fanjeaux concerne la « problématique fondatrice » du rapport entre couvents mendiants et faits urbains. Quatre articles composent cette partie, qui s'intéressent tout d'abord à l'implantation topographique et aux choix architecturaux des ordres mendiants dans le Sud-Ouest (Nelly Pousthomis-Dalle) puis dans le Sud-Est (François Guyonnet) de la France, avant d'aborder le cas particulier d'Avignon (Simone Balossino, Clémence Lenoble) pour enfin proposer une relecture de deux œuvres de Géraud de Frachet et de Bernard Gui. Elle permet d'aborder, à des époques différentes, la construction de la mémoire et l'évolution de la représentation des lieux de vie dans l'ordre dominicain (Cécile Caby).

Dans la continuité de ces interventions, les quatre communications réunies dans la troisième partie du recueil s'interrogent plus précisément sur la place et sur l'activité des frères mendiants au sein de la société urbaine. Déjà bien étudiée, cette question est cependant nouvellement éclairée par des contributions qui approfondissent en particulier l'étude des différentes stratégies déployées dans la ville par les ordres mendiants, stratégies qui concernaient aussi bien l'administration des legs pieux, les relations des Mendiants avec les institutions ecclésiastiques préexistantes (Noël Coulet, Luisa Burnham) ainsi que la religion et la mémoire civile (Agnès Dubreil-Arcin, Vincent Bouat).

Le dernier sujet abordé concerne un problème plutôt négligé jusqu'alors par l'historiographie, c'est-à-dire l'implantation contrainte de communautés monastiques et religieuses dans la ville. Conditionnés par des besoins de sécurité (Sylvie Duval) et par les effets des guerres (Germain Butaud, Vincent Challet), ces replis urbains d'établissements réguliers posaient plusieurs problèmes de nature spirituelle et disciplinaire (respect de la clôture) ou encore matérielle (construction de nouveaux bâtiments) qui ne furent pas sans conséquence sur le processus d'*inurbamento* des ordres religieux à la fin du Moyen Âge.

Alors que le caractère monographique de la plupart des contributions pouvait laisser craindre une certaine dispersion des problématiques, on reste frappé, au contraire, par la grande cohérence du volume. Dans sa brillante conclusion, André Vauchez souligne d'ailleurs la nécessité de dépasser cet aspect monographique pour distinguer, dans la diversité des exemples traités, les traits communs qui unissaient les choix et les stratégies des congrégations religieuses dans le cadre de leur implantation en ville. De fait, en plus de démontrer qu'une problématique que l'on croyait bien connue pouvait encore être nuancée voire renouvelée, ce n'est pas le moindre des mérites de ce recueil que d'ouvrir, en conséquence, de nouvelles pistes stimulantes de recherche qu'il s'agirait désormais d'approfondir.

Signalons enfin que ce 44^e cahier de Fanjeaux est accompagné d'un CD-Rom dans lequel le lecteur pourra trouver les 163 cartes, plans et figures présents ou cités dans la version papier. Loin de n'être qu'accessoire, ce CR-Rom est une ressource essentielle pour accompagner la lecture d'un volume dont la qualité et la pertinence lui assurent, à n'en pas douter, une belle postérité historiographique.

Bruno LAURIoux, *Gastronomie, humanisme et société à Rome au milieu du xv^e siècle. Autour du De honesta voluptate de Platina*, Florence, SISMELE/Edizioni del Galluzzo, 2006 (Micrologus' Library, 14), 653 p., bibliogr.

Bruno Laurioux, spécialiste reconnu de l'histoire de l'alimentation et de la gastronomie médiévales, a choisi de consacrer une étude de grande ampleur au traité *De honesta voluptate* composé par Bartolomeo Platina, dans le cadre d'une habilitation à diriger des recherches aujourd'hui publiée. Il ne s'agit pas, comme on pourrait d'abord le penser, d'un commentaire au long cours de l'œuvre. L'approche adoptée et assumée par l'historien se déroule à une échelle beaucoup plus vaste, qui privilégie le contexte : mieux comprendre le traité en l'inscrivant dans son temps, dans son milieu, dans son espace, dans son genre et dans la carrière d'un écrivain. Mieux comprendre, au sens de mieux estimer son caractère novateur et de mieux le désigner comme le signe de ruptures et d'évolutions plus largement caractéristiques d'une époque et d'un monde. Pour atteindre cet objectif, Bruno Laurioux s'est appuyé sur des sources multiples et fort variées, lues et analysées avec un souci constant de précision et de méthode, ce dont témoignent les notes de bas de page très fournies, les nombreux tableaux et graphiques présentés au cours de l'ouvrage, ainsi que les annexes finales. Les livres de recettes croisent ainsi les registres comptables, et la poésie côtoie les traités diététiques. Décloisonner les champs d'investigation, faire apparaître des échos entre des carrières institutionnelles et des parcours intellectuels, interroger de concert la théorie et la pratique, les sensibilités et les réalités quotidiennes, le cap fixé était ambitieux et exigeant, mais il prenait pour point de départ une œuvre qui s'y prêtait tout particulièrement. Le *De honesta voluptate* en effet mêle cuisine et littérature dans un cadre intellectuel et social bien spécifique : la Rome pontificale et humaniste de la deuxième moitié du xv^e siècle, ville de pouvoirs, de réseaux, de fastes et de douceurs. D'une écriture souple et claire qui ne s'interdit pas les formules suggestives, l'ouvrage avance pas à pas selon un plan qui permet d'observer de manière approfondie chaque facette du problème.

L'ouvrage de Platina ne se laisse pas enfermer aisément dans une définition typologique univoque, ce que souligne le premier chapitre (« Le premier traité de gastronomie »). Ses présupposés idéologiques, sa forme, son contenu, son intention concourent à caractériser un « traité d'un nouveau genre ». Laurioux insiste sur la notion de *voluptas*, dans le contexte des débats humanistes autour de l'épicurisme et estime que le *De honesta voluptate* s'inscrit dans une démarche intellectuelle de « réhabilitation du plaisir » (p. 40). À cet aspect moralisant, exprimé notamment dans le prologue, le texte ajoute une prétention médicale, jugée peu originale par l'historien, et surtout se présente comme un livre de cuisine compilant de manière hétéroclite divers savoirs scientifiques autour de l'alimentation (l'agronomie, la diététique, la lexicographie etc.) et des recettes à but pratique. Est alors abordée l'épineuse question des sources, dont Laurioux dresse un tableau précis mais aussi critique, qui différencie les auteurs « de référence » des auteurs « décoratifs », et décele les recours non avoués à certaines sources comme le *Liber de arte coquinaria* de Maestro Martino. Selon ce qui sera son usage tout au long de son étude, l'historien illustre son propos par un exemple précis, ici la notice consacrée par l'humaniste à la laitue.

La deuxième partie de l'ouvrage, « Le miroir d'une vie », déplace le regard vers l'auteur lui-même, Bartolomeo Platina, à travers les différentes étapes de sa vie, en suivant une très rigoureuse lecture des sources à disposition. « œuvre de la maturité », le *De honesta voluptate* est analysé comme le fruit d'une ascension sociale, de la constitution progressive d'un réseau, d'une évolution intellectuelle mais aussi des aléas et infortunes qui ont marqué la vie de l'humaniste. Laurioux insiste particulièrement sur les éléments de contexte les plus proches de la rédaction du traité : les pontificats de Pie II et Paul II, les offices de la chancellerie et les cénacles humanistes romains dans le troisième quart du xv^e siècle. Accordant une attention aigüe aux problèmes internes de la curie au cours de ces années, l'historien décrit le « temps béni » pour Platina du pontificat de Pie II auquel succéda un « temps d'épreuves » après l'élection de Paul II. Surtout, de la suppression du collège des abrégiateurs en 1464 à la conjuration de 1468, les enjeux des affaires curiales et le parcours de l'humaniste sont minutieusement analysés. C'est l'occasion d'une discussion de longue haleine sur le problème de la datation du *De honesta voluptate* qui amène l'historien à défendre l'hypothèse d'une première version antérieure à la conjuration de 1468, composée après son premier séjour en prison (donc entre janvier 1465 et février 1468). Après la seconde incarcération de Platina, le texte fut repris et édité pour la première fois : cette seconde version connut un véritable succès qui accompagna le renouveau de la carrière curiale de l'auteur, homme d'influence dans la Rome de Sixte IV.

Une troisième partie (« Une bande d'épicuriens ») est consacrée aux comportements alimentaires des cénacles humanistes que fréquentait Platina au cours de ces années et dont il mentionne une partie des protagonistes – sous des pseudonymes – dans le *De honesta voluptate*. La question alors posée est celle de savoir si la passion antiquaire de ces groupes informels, et notamment de celui qui se réunissait autour de Pomponio Leto, allait jusqu'à l'imitation de la manière antique de manger. Laurioux montre que le problème doit être envisagé d'une façon plus complexe, car si le vocabulaire dénote une recherche de continuité et la volonté de se présenter comme banquetant « à l'antique », les jugements sur les goûts et les pratiques culinaires donnent à voir en revanche un réel scepticisme. Plutôt que des glotonneries païennes, ce sont des « petits repas entre amis » conviviaux et propices aux échanges intellectuels qui sont décrits par les sources contemporaines, dans la continuité d'une tradition littéraire que la culture florentine affectionnait particulièrement.

Le point de vue est élargi au cours d'une quatrième partie (« Une nouvelle sensibilité alimentaire ») à la question du rapport plus général de l'humanisme, depuis sa genèse, à l'alimentation. Un parcours foisonnant commence depuis Pétrarque, à travers les genres de la littérature humaniste, des facéties aux cours universitaires. L'historien démontre là toute la pertinence d'une enquête qui accorde un plein statut de sources historiques aux œuvres littéraires, en expérimentant de nouvelles approches telles que les recherches sur les fréquences lexicales. Il met en lumière, de ce fait, la prégnance des thèmes du *De honesta voluptate* dans la production humaniste italienne et propose deux grilles de lectures majeures. La première consiste dans un goût pour la simplicité qui contribue à définir un idéal de convivialité prônant la frugalité et la modération. La seconde s'inscrit dans le mouvement plus global de

développement de la diététique au xv^e siècle et interroge la spécificité humaniste de ce souci croissant de la santé, notamment la manière dont le texte scientifique devient littérature de cour.

La ville de Rome occupe le cinquième chapitre (« Manger romain »), en tant qu'espace d'alimentation différencié. Un lieu de banquets fastueux et raffinés, comme celui que Paul II organise pour le carnaval de 1466 sur la place San Marco ou ceux des nombreuses fêtes auxquelles le calendrier liturgique et les événements de la curie donnent lieu. Un lieu de l'« internationalisme gastronomique » (p. 348) aussi, où convergent aliments et mangeurs étrangers à la ville. Grâce aux registres comptables de la papauté, Laurioux fournit des informations à la fois riches et synthétiques sur la composition de certains banquets, comme celui du carnaval de 1466, et sur l'approvisionnement de la ville, en particulier sur l'importation des produits et sur les lieux de commercialisation. Plusieurs tableaux et graphiques proposent des études de cas qui sont autant d'aperçus concrets, pris sur le vif, de l'alimentation romaine. S'il semble que la ville comptait bien peu de véritables spécialités régionales, c'est le « syncrétisme » qui constitue en revanche sa marque de fabrique.

Enfin, le sixième et dernier chapitre nous invite « à la table des papes », au cœur d'une cour où la nourriture caractérise la distinction sociale. L'analyse s'intéresse ici au fonctionnement de l'hôtel papal, ses hiérarchies internes dans l'accès à la meilleure cuisine, ses officiers de « bouche » spécialisés (avec de nouvelles expertises telles celles du crédencier), ses fournisseurs habituels. Une alimentation « de prestige » est ainsi mieux définie, amatrice de volatiles, d'épices, de douceurs sucrées et de primeurs. Les tables des cardinaux ne sont pas oubliées, dont certaines rivalisent de luxe avec l'hôtel papal. Laurioux s'attarde, pour finir, sur la figure de Maestro Martino, cuisinier de Paul II et auteur du *Libro de arte coquinaria*. Aux yeux de l'historien, dont les investigations ont par ailleurs permis de mieux connaître la carrière du cuisinier à Rome, Maestro Martino constitue un emblème de la respectabilité nouvelle de l'art culinaire à la fin du Moyen Âge. Son livre de recettes, surtout, doit être lu comme une véritable réécriture synthétique et structurée des traditions antérieures, caractérisée en outre par une connaissance élargie des cuisines d'Italie et même d'Europe, à la manière d'un « kaléidoscope » qui s'explique par la longue carrière du cuisinier. On peut mieux comprendre, partant de là, les innovations dont il était porteur et l'autorité immense dont il a joui en Italie durant près d'un siècle.

La courte conclusion de l'étude porte le regard sur le début du xvi^e siècle, qui vit perdurer l'« humanisme gourmand » à Rome et se diffuser le *De honesta voluptate*. Laurioux revient sur les éléments de « modernité » propre à l'ouvrage de Platina et souligne la fécondité d'une rencontre unique entre « un livre de recettes, un cercle d'humanistes et les grandes tables de Rome » (p. 538). En effet, c'est bien d'un moment historique au sens fort dont l'œuvre de Platina constitue ici comme le belvédère, patiemment observé par l'historien : celui d'une Renaissance romaine aux manifestations multiples et croisées, où l'on pense, mange, travaille, échange et, surtout, innove.

Marie-Françoise PIÉJUS, *Visages et paroles de femmes dans la littérature italienne de la Renaissance*, Paris, Université Paris III/Sorbonne Nouvelle (Centre interuniversitaire de recherche sur la Renaissance italienne, 30), 2009, 309 p., bibliogr., index.

Professeure émérite de littérature et de civilisation italiennes à l'université de Paris X, Marie-Françoise Piéjus a consacré une part importante de sa recherche à l'image de la femme et à l'écriture féminine dans l'Italie de la Renaissance. Le volume ici présenté rassemble l'essentiel de ces travaux, donnant à voir les progrès d'une recherche aussi minutieuse qu'abondante à travers onze articles publiés entre 1980 et 2007 : dans cette perspective diachronique, la pertinence des interrogations (sociologiques ou esthétiques) apparaît d'autant mieux que l'auteur, sans modifier son propos, a pris soin de réintégrer les différentes études dans les débats actuels autour des « études féminines », à travers plusieurs notes opportunément réécrites, une bibliographie remise à jour et une substantielle présentation en ouverture du volume (p. 3-14). Dans celle-ci, l'auteur insiste à juste titre sur les apports récents de l'« histoire sociale dans ses pratiques différenciées selon les milieux sociaux et géographiques » (p. 3), et sur la pertinence d'une utilisation de l'œuvre littéraire comme « document » permettant de comprendre la relation homme/femme comme « construction sociale » et pas seulement comme « donnée naturelle » (p. 3). C'est bien la rigueur de cette méthode *historique* qui permet à Piéjus de ne pas tomber dans certains travers des *gender studies* où, trop souvent, l'œuvre littéraire est moins une source (historique) qu'un prétexte (idéologique). L'articulation entre littérature et histoire trouve, sur ce terrain des « études féminines » de l'Italie du XVI^e siècle, un équilibre particulièrement fructueux. En outre, le corpus étudié couvre une période (des années 1470 aux années 1560) qui, avant les grandes réformes tridentines – sur la question du mariage notamment –, reflète parfaitement les tensions entre tradition antiféministe médiévale et discours « moderne ». Le phénomène d'*émergence* du discours féminin y apparaît dans toute sa complexité, avec ses composantes éthiques (quelle « vertu » est proprement féminine ?), esthétiques (par l'inscription de la voix féminine dans des genres masculins, plus ou moins adaptés ou modifiés), sociales (de la servante fictive de comédie à la *donna* réelle des académies, les contrastes ne peuvent être ignorés) et enfin matériels (le rôle de l'imprimerie est à la fois essentiel et ambivalent dans la diffusion de la parole des femmes).

Le recueil se partage en deux grandes parties, la première consacrée à l'étude de discours tenus sur les femmes, la seconde à l'étude de discours tenus par les femmes – dans ce moment particulier où celui-ci accède à la dignité de l'œuvre imprimée. Les six études de la première partie s'intéressent au *topos* des Amazones (à travers les chants XVIII-XIX de l'*Orlando furioso*), à la réécriture, différente chez Marguerite de Navarre et Bandello, du drame de Lucrèce, et à la reprise de l'aventure d'Alatiel (tirée du *Décameron*) par Giral di Cinzio ; elles se concentrent aussi sur l'œuvre d'Alessandro Piccolomini (plus particulièrement sur l'*Orazione in lode delle donne detta in Siena a gli Intronati* et *La Raffaella*) et, plus largement, sur celle de l'académie siennoise des *Intronati* dont il fut l'un des principaux animateurs. Ces œuvres mettent toutes en évidence le réexamen critique, par le milieu académique, de la *doxa* médiévale

antiféministe – et surtout anti-matrimoniale – héritée d’Aristote et de saint Thomas. À la vision de la femme « incomplète et imparfaite » se substitue la figure idéale (et bourgeoise) de l’épouse « moderne » où se fondent, comme le note judicieusement l’auteur, « la femme forte de l’Écriture, la patience de Pénélope et la chasteté de Lucrece » (p. 4). Dans le contexte de la « Querelle des femmes », les discours de valorisation se distinguent nettement. Dans l’*Orazione* de Piccolomini par exemple, les figures de femmes sont certes un peu abstraites, mais elles sont aussi entièrement célébrées comme les « éléments nécessaires d’un perfectionnement spirituel réciproque » (p. 6). De même, les comédies des *Intronati*, dans des intrigues romanesques d’abord destinées à plaire à un public féminin, mettent en avant des figures inédites de jeunes filles héroïques. Les travaux de réécriture (Marguerite de Navarre revue par Bandello ou Boccace revu par Giraldi Cinzio) mettent aussi en évidence ce souci d’édification morale des lectrices par une insistance nouvelle sur la *vertu* féminine, sur la figure idéale de l’épouse parfaite – et *in fine* sur les pouvoirs cathartiques de la littérature, dont la nouvelle ou l’histoire tragique constituent des vecteurs privilégiés. Ces louanges des femmes sont pourtant marquées par une profonde ambiguïté, et les analyses de Piéjus signalent avec justesse ces lieux où le discours antiféministe traditionnel revient presque mécaniquement hanter le discours d’éloge. Ainsi les ressorts comiques des comédies des *Intronati* s’inspirent-ils naturellement des stéréotypes misogynes consacrés, de même que, chez l’Arioste, la figure de l’Amazone renvoie d’abord au vieux fantasme masculin du pouvoir féminin incontrôlable. Dans *La Raffaella*, Piccolomini exploite la polyphonie propre au genre du dialogue pour développer des discours contradictoires et mettre finalement en avant l’hypocrisie comme principe fondamental du comportement féminin.

Les cinq études de la seconde partie analysent la manière dont « de 1538 jusqu’au début du siècle suivant, les femmes s’affirment dans le monde littéraire et éditorial » (p. 13). Cette affirmation ne se fait pas sans mal, dans la mesure où l’interdiction, d’origine paulinienne, d’une parole féminine *publique*, demeure fermement ancrée dans les esprits. Mais surtout, cette « exhibition » reste tributaire de l’activité des hommes puisque les métiers d’imprimeur et d’éditeur – mais aussi de poète – sont traditionnellement masculins. C’est pourtant dans ce cadre contraignant qu’une écriture féminine va apparaître, dont l’auteur démontre qu’elle n’a jamais été assez étudiée comme telle, apte à *détourner* avec une certaine subtilité l’écriture masculine pour revendiquer une relative singularité. Le résultat est bien là : après Catherine de Sienne (dont on imprime dès 1492 la correspondance), des noms prestigieux sont définitivement inscrits dans la mémoire culturelle italienne (Vittoria Colonna, Veronica Gambara, Laura Terracina, etc.). Plus que dans le cas des discours d’hommes sur les femmes, les stratégies d’écriture et d’édition sont ici significatives. L’écriture féminine profite ainsi de la mode des anthologies (de poésie lyrique) et du goût de plus en plus prononcé pour le genre épistolaire – la « lettre spirituelle » devenant même à la fin du siècle particulièrement appréciée – qui bénéficie également de nombreuses mises en recueil. La lettre et le poème amoureux maintiennent l’illusion d’une parole privée que l’imprimé ne libère qu’en apparence. L’approche sociologique complète utilement l’analyse littéraire : dans le milieu académique, le « jeu » de l’échange de poèmes rend possible un dialogue entre hommes et femmes, et la poésie féminine est même susceptible de jouir du privilège du

commentaire humaniste (est ainsi étudiée une « lecture académique » devant les *Infiammati* padouans d'un sonnet de Laudomia Forteguerra par Alessandro Piccolomini). Là encore, Piéjus insiste sur l'ambiguïté de cette mise en valeur de la parole féminine, en commençant par noter qu'elle ne concerne que les milieux aristocratiques. Sur le plan littéraire, les femmes doivent composer avec une rhétorique masculine (exclusivement pétrarquienne) qu'il n'est pas toujours facile de moduler ; sur le plan éditorial, les anthologies révèlent souvent un choix strictement masculin (l'itinéraire mystique est fréquemment privilégié), non dénué d'arrière-pensées commerciales. Mais loin d'être toujours l'objet d'une hostilité de principe, l'activité littéraire féminine est de plus en plus reconnue et légitimée – au point même que, le temps aidant, ce sont des poétesses qui servent de modèle aux autres femmes (on songera par exemple à la marquise de Pescara).

Si l'apport méthodologique majeur de Piéjus consiste à combiner sans cesse approche sociologique et approche littéraire, c'est bien dans la reconnaissance d'une spécificité esthétique de l'écriture féminine que réside le résultat le plus probant de ces études : loin d'être uniquement considéré comme le lieu d'expression d'une « sincérité supposée », le « texte féminin » est bien perçu comme le support original de « jeux complexes avec la tradition » (p. 14). La richesse de ces onze articles invite à un élargissement de l'enquête : on ne saurait trop inciter à s'engager dans une histoire comparée des écritures féminines dans l'Europe de la Renaissance – la situation italienne étant de toute évidence spécifique, marquée par la diversité des académies. Enrichi d'un « index chronologique des ouvrages sur la femme publiés en Italie de 1471 à 1560 » (p. 129-137) et d'un riche index des noms, l'ouvrage de Piéjus constitue assurément un outil de travail indispensable pour une telle recherche.

Nicolas LOMBART

Esculape et Dionysos. Mélanges en l'honneur de Jean Céard, études réunies et éditées par Jean DUPÈBE, Franco GIACONE, Emmanuel NAYA et Anne-Pascale POUÉY-MOUNOU, Genève, Droz (Travaux d'Humanisme et Renaissance, n° CDXXXIX), 2008, xxxviii-1176 p., notes, bibliogr., index.

Professeur émérite à l'université de Paris X, Jean Céard a contribué à renouveler le champ des études seiziémistes – son corpus et sa méthodologie – en insistant sans cesse sur la fructueuse complexité des liens unissant les « Belles Lettres » à toutes les formes de « savoirs ». Éditeur rigoureux des *Monstres et des prodiges* d'Ambroise Paré (Genève, Droz, 1971), auteur de *La Nature et les Prodiges. L'insolite au XVI^e siècle* (Genève, Droz, 1977, rééd. 1996), Céard a proposé d'aborder l'étude de la littérature renaissante par le biais original de l'« imaginaire scientifique » dont elle est sans cesse le relais – de Rabelais à Montaigne, de Ronsard à Belleforest, pour ne citer que les auteurs majeurs dont il a su révéler des aspects largement méconnus. Constamment

attentifs aux « signes » du monde et à leur interprétation, mais déstabilisés par un certain nombre d'événements qui imposent des micro-ruptures dans l'*épistémè* renaissante (découverte du Nouveau Monde et de l'imprimerie, progrès de l'anatomie et de la zoologie, réévaluation de l'écriture de l'histoire ou du voyage, guerres de Religion et crise de la monarchie, etc.), les auteurs étudiés par Céard (dans près de deux cents articles, ouvrages et éditions critiques à ce jour) manifestent un rapport à la fois respectueux et distant au discours traditionnel sur la Nature. Celui-ci conduit le critique actuel à observer une reconfiguration ténue mais progressive des champs disciplinaires (et au sein même du champ littéraire, par homologie, une reconfiguration de la logique des genres), et à faire apparaître *in fine* de nouveaux modes de circulation des idées entre les « discours ». En ce sens, la « curiosité » (une notion fondamentale au cœur de l'œuvre de Céard) est bien emblématique de l'attitude critique du temps, de ce qu'il convient d'appeler la prémodernité épistémologique du XVI^e siècle, en ce qu'elle mêle sans cesse *émerveillement* et *examen*.

Les soixante-douze études rassemblées dans ce recueil d'hommage ont pour premier mérite de rester, pour reprendre le titre d'un article publié par Céard en 1980, « au confluent de l'histoire littéraire, de l'histoire des mentalités et de l'histoire des sciences ». Elles illustrent un certain nombre de principes critiques majeurs (souvent inédits) et de grandes orientations méthodologiques : la déconstruction des idées reçues sur le XVI^e siècle par une méthode systématique, le sens aigu du détail comme contrepoint nécessaire aux grandes synthèses, la restitution de liens souvent occultés (parce qu'associés à des œuvres dites « mineures ») permettant de réorienter l'histoire des idées et d'en redéfinir les « articulations », la mise en évidence du lien étroit entre vision du monde et genre littéraire, la prise en compte de la bibliologie matérielle ou de l'histoire des manuscrits (c'est-à-dire des questions de production et de réception) dans l'étude de la transmission et de la diffusion des idées, enfin la mise en avant du modèle géographique (topographique ou cosmographique) à côté du modèle historique comme grille de lecture possible des œuvres littéraires. L'intérêt majeur de l'œuvre scientifique de Céard réside en effet dans l'équilibre constant qu'elle assure entre érudition classique et innovation critique. Réparties en six sections (« Philosophie », « Sciences », « Poésie », « Rabelais », « Théologie », « Traduction et histoire littéraire »), les différentes études reflètent ce principe de méthode – en ouvrant, pour certaines d'entre elles, des perspectives réellement novatrices.

La partie « Philosophie » tient compte à la fois de la réception des doctrines classiques (ou médiévales) et de la lente émergence d'une pensée du *sujet* à la fin du siècle. La réception des philosophies du passé est rarement disjointe de leur réévaluation. Bénédicte Boudou montre ainsi l'intérêt éclectique et critique d'Henri Estienne pour le stoïcisme (dans l'*Apologie pour Hérodote*, 1566), dont il tempère le dogmatisme. Marie-Luce Demonet signale que, contre une opinion trop souvent répandue, le rapport de Rabelais à la pensée scolastique n'est pas de pur rejet : sa réflexion sur le rapport entre signes et choses, entre réalité et fiction, est influencée par la pensée scotiste, très présente chez les Observants franciscains. Emmanuel Naya, enfin, rappelle que le *Quod nihil scitur* (1581) de Francisco Sánchez « ne diffuse pas une doctrine sceptique mais [bien] une expérimentation du scepticisme » (p. 129) : loin d'être un simple exposé sceptique, le traité propose une authentique *expérimentation* du réel.

C'est cette idée d'*expérience/expérimentation* qui permet d'établir un lien avec une pensée du *sujet* (une « expérience de soi » ou, chez Montaigne, un « essai ») qui oriente de façon originale la philosophie de la fin du siècle. Pour Marianne Closson, la possession démoniaque constitue ainsi « une forme inattendue de l'« expérience » aux XVI^e et XVII^e siècles » (p. 15) en ce qu'elle laisse de plus en plus paraître un sujet singulier, une conscience de soi, à travers une forme primordiale d'« érotisme blasphématoire ». Pour Francis Goyet, la toute première phrase des *Essais* porte en germe l'ensemble du projet montaignien dans la mesure où l'auteur y déplace le couple éthique (cicéronien) *supplicatio – constantia* (quand il s'agit de susciter la pitié d'un adversaire qui tient votre vie entre ses mains) vers un questionnement anthropologique (« qu'est-ce qu'un homme ? ») laissant agir pleinement la contradiction. Le projet de Montaigne nourrit une véritable « égographie renaissante », comme le montre la réception originale qu'en fait Pierre de L'Estoile dans son *Journal*, étudié par Gilbert Schrenck. Giordano Bruno, penseur encyclopédique du *décentrement* (souvent utilisé par Jean Céard) tient naturellement une place importante dans cette section. Sa comédie *Il Candelaio* (1582) est perçue par Bertrand Levergeois comme le relais fictionnel de l'argumentation philosophique du *De umbris*. De même, Nuccio Ordine montre que cette pièce est une véritable image de l'univers « faite d'ombre et de lumière, d'illusions et de dissimulations » (p. 53). Paola Zambelli, enfin, confirme le goût de Bruno pour les livres « interdits ». Deux dernières études s'inscrivent dans l'histoire de l'Humanisme : ouvrant à nouveau le dossier – complexe – de l'histoire du platonisme chrétien, Jean-François Maillard montre que l'intégration mal comprise de Pléthon et Zoroastre dans l'œuvre de Ficin a bénéficié à la figure d'Hermès, orientant le néo-platonisme florentin vers une direction inattendue. Jean-Claude Margolin constate que le rapport d'Athanase Kircher aux prodiges (dans la *Diatribè de prodigiosis crucibus*, 1641) suppose un équilibre entre observation critique du savant et esprit du croyant.

La section « Sciences » comporte un grand nombre d'études consacrées à la médecine, qui soulignent à la fois les changements progressifs du discours médical à la Renaissance et son lien étroit aux autres disciplines. Stephen Bamforth établit ainsi que, dans les *Œuvres* de La Framboisière (1613), l'union de la médecine et de la philosophie (sous l'influence de Ramus) aboutit à une « représentation » de la connaissance médicale elle-même ; dans cette perspective, Hélène Cazes suggère que, dans la *Dissection des parties du corps humain* (1546) de Charles Estienne, la description anatomique est le reflet d'une « poétique de la finalité parfaite, de la complétude des sens » (p. 337) qui informe l'œuvre elle-même. L'évolution de la médecine est donc aussi perceptible dans l'apparition d'une « écriture » médicale proprement française. Pour Evelyne Berriot-Salvadore, les œuvres en français d'André Dulaurens (1594) font coexister un discours de la *dignitas hominis* (avec une orientation nettement apologétique, anti-épicurienne) et l'invention d'un style « léger », destiné « aux moins savants » (p. 244). L'évolution du discours médical n'est pas sans conséquence sur une attitude plus généralement anthropologique et épistémologique. Marie-Christine Gomez-Géraud note ainsi que, du désert égyptien (dans le récit de voyage) au cabinet du chirurgien (par exemple Ambroise Paré), le regard sur la momie change, son usage thérapeutique – de plus en plus perçu comme un signe d'inhumanité – laissant place à une instrumentalisation didactique, qui lui fait perdre « toute puissance irrationnelle »

(p. 365). Hervé Baudry relie l'invention du « lavement de soi-même » à l'apparition d'une forme de pudeur féminine (face au médecin), révélant un lien inattendu entre histoire de la médecine et émergence du *sujet* féminin. Pour Achille Olivieri, Jérôme Cardan souhaite, comme médecin, replacer le corps de l'homme au centre de la « scène intellectuelle » avec son potentiel d'« affections créatrices » (p. 425). Isabelle Pantin, enfin, relisant les traités de la peste renaissants, y observe une hésitation récurrente du médecin, croyant *et* savant, quant à la bonne attitude scientifique à tenir devant une maladie « secrète » relevant de la « puissance ordonnée » de Dieu (p. 440). D'autres études interrogent les liens entre pratiques éditoriales, pratiques de lecture et redécoupage des savoirs. Ann Blair s'intéresse ainsi à la pratique des *errata* et des corrections manuscrites dans les ouvrages savants – injustement délaissée par les historiens du livre – qui atteste un lien fort entre l'auteur, l'éditeur et le lecteur, lequel « servirait donc à produire la version idéale du texte » (p. 276). Ces conclusions rejoignent celles de Marie-Elisabeth Boutroué qui analyse, quant à elle, l'élaboration des index et des lexiques dans quelques manuscrits. De même, Laurent Pinon note que, si la *Naturalis historia* (1551) d'Adam Lonitzer est, quant au fond, une compilation peu originale du savoir botanique de son temps, elle est bien, dans sa forme, le fruit d'une élaboration et d'une politique éditoriales vraiment neuves. Prenant appui sur les variations hiéroglyphiques dans l'association entre la cigogne, l'hippopotame et la huppe, depuis les traditions hébraïque, hellénique et égyptienne jusqu'au xvi^e siècle, Claude-Françoise Brunon montre aussi comment la production d'un savoir nouveau peut reposer sur des changements de modes de lecture. Jean Vignes, enfin, rappelle que dans l'histoire de la réception de l'*Histoire naturelle* de Pline à la Renaissance, la traduction de Pierre de Changy (1542), malgré sa modestie apparente et ses imperfections, constitue un chaînon essentiel en raison de son souci de vulgarisation et de rationalisation, contre toute forme de « sensationnalisme ».

D'autres études, dans cette section, paraissent reliées par la mise en évidence d'une même tension entre discours mythique et examen critique, propre au xvi^e siècle. Pour Michel Bideaux, la lune, objet de multiples discours, « bénéficiaire et victime d'une surabondance de significations » (p. 267) est le premier objet « scientifique » à être dépossédé de tous ses sens fantasmatiques, grâce aux progrès d'un regard critique sur le ciel. C'est ce nouveau regard, précisément, qui explique selon Fernand Hallyn une communauté de méthode entre l'astrologue Paul de Middlebourg et Copernic, avec une même préférence accordée à la cohérence mathématique du système contre les données immédiates des sens. Dans le regard porté à l'ordre du monde, non plus céleste mais « souterrain », Marie-Madeleine Fragonard constate une même tension entre « imaginaire » et « sciences expérimentées » où il y aurait une « anthropologie possible », la science ne renonçant pas à retrouver au centre de la terre « l'homme adaptable et vivant – et pas seulement sous l'espèce d'un minotaure refoulé » (p. 352). De la perception de l'espace à celle du temps, un même *jeu* est perceptible : pour John O'Brien, Joannes Temporarius, dans sa *Chronologia* (1596), invente une nouvelle chronologie enfin débarrassée du vieux fonds mythologique – même si le fictif historique y est encore fortement présent. D'une manière générale, l'œuvre encyclopédique de Pontus de Tyard témoigne, pour Eva Kushner, d'un processus épistémologique capable d'accueillir la nouveauté et de lui accorder le statut de vérité. Dans ce cadre d'une

« expérimentation du monde » renouvelée, on mettra à part la remarquable étude de Michel Jourde, consacrée à la place de la « réalité sonore » dans le récit de voyage – où *a priori* domine plutôt l'*autopsie* – dont les implications sont à la fois zoologiques (« ce que perçoit l'auditeur, c'est la nature vivante, dans ses différences, ses surprises, et dans les émotions qu'elle suscite », p. 381), anthropologiques (« la reconnaissance auditive des différences fonde la possibilité du débat moral et d'une critique des choses présentes », p. 386), et philologiques (« l'attention portée à la part que les corps vivants, parlants et écoutants, prennent au travail philologique témoigne sans doute d'une inquiétude quant aux aléas [de la] transmissibilité du sens », p. 389).

Plusieurs études de la section « Poésie » peuvent être regroupées autour de la question de l'évolution des genres. Abordant le problème de la disposition du poème épique, Denis Bjaï constate que chez Ronsard celle-ci intègre la notion (plus *romanesque*) de suspens et tient compte davantage du lecteur – tout en maintenant une méfiance vis-à-vis du double excès de la dispersion narrative (celle du *Roland furieux*) ou d'une trop forte linéarité (comme dans *La Pharsale*). Dans une perspective plus générale, Robert Mélançon plaide pour une authentique unité de la poésie amoureuse de la fin du siècle qui, au-delà des pratiques singulières et en apparence contrastées (chez Desportes, Aubigné, Sponde ou Bertaut), rompt avec l'esthétique néo-platonicienne des années 1550-1570 pour mettre en avant la double figure de l'Amour guerrier et de l'Amour bourreau. Jean-Charles Monferran s'intéresse au genre de l'« art poétique » : chez Peletier du Mans (*L'Art poétique*, 1555), celui-ci change de statut par une redistribution des valeurs dans le rapport entre poésie et savoir, dans la mesure où désormais « la poésie transcende l'expérience contingente de la passion amoureuse et permet d'accéder aux lois générales qui régissent l'univers » (p. 610). L'évolution des formes repose aussi sur les jugements que les poètes formulent sur leurs prédécesseurs, activant une forme de critique interne qui met en évidence la dimension communautaire et sociale de l'acte poétique au xvi^e siècle. Ainsi peut-on lire les jugements de Jean Binet et Gabriele Simeoni sur Dolet et Marot (étudiés par Richard Cooper). On louera enfin l'analyse suggestive de l'*Eunuque* (1565) de Jan-Antoine de Baïf proposée par Malcolm Quainton, lequel montre bien que, loin d'être une simple traduction scolaire de Térence, la « version » du poète français – un genre à part entière au xvi^e siècle – est le lieu d'une authentique expérimentation de l'esthétique comique baïffienne (l'effort étant ici centré sur l'*elocutio*), qui sera ensuite pleinement éprouvée dans *Le Brave* (1567). Une attention minutieuse est portée, dans deux autres études, à des formes-sens : un travail précis de lexicométrie effectué par Keith Cameron révèle, dans les œuvres profanes de Desportes, les traces d'un néo-stoïcisme original – le « moi » du poète devant dominer les vicissitudes de la vie ; André Gendre étudie de son côté la spécificité et la cohérence de différents mètres lyriques chez Jean Tagaut. De fait, la poésie est bien porteuse d'une *vision du monde* : Guy Le Fèvre de La Boderie redéfinit la fonction du songe (celui d'une éclipse, dans *L'Encyclie*, 1571) en fonction de l'orientation kabbalistique de son poème (Sylviane Bokdam), et dans les poèmes que ce même auteur consacre à l'« Étoile nouvelle » de 1572, interprétation des signes et poésie sont alors étroitement articulées (Rosanna Gorris). *Le Printemps* d'Agrippa d'Aubigné révèle, grâce au travail de la métaphore, un imaginaire singulier où le « surnaturel » est toujours inscrit dans un « ordre des choses naturel » qu'il vient perturber

(Marie-Dominique Legrand) et dans les *Théorèmes* (1613-1621) de Jean de La Cépède, le traitement poétique des figures du pape et des évêques traduit une influence visible du discours jésuite (Yvette Quenot). Revenant sur la question générale du rapport entre littérature et savoir, Jan Miernowski lit dans l'ensemble de la poésie du xvi^e siècle une authentique *interaction* entre science et poésie (celle-ci n'ayant pas simplement pour fonction de « mettre en forme » celle-là), le savoir pouvant être « un objet esthétique de plein droit » (p. 604).

Les articles consacrés à Rabelais s'intéressent plus particulièrement – à la suite des travaux de Céard – à la question du fonctionnement des signes dans la fiction romanesque. Jacques Berchtold dégage de l'image du « gosier béant » du *Gargantua*, et donc du motif folklorique (mais réévalué) de l'« avalement », des symboliques à la fois contradictoires et complémentaires : l'appétit de connaissance et de découverte que l'on peut y lire – un bénéfique *avalage* – ne fait pas tout à fait disparaître d'antiques angoisses de *dévoration*. Le texte rabelaisien est crypté, et Tom Conley y repère un certain nombre de « rébus cachés » qui sont autant de « jeux [susitant] un désir de connaissance et [amorçant] une recherche de vérité » (p. 673) : le rébus (qui spatialise le langage) crée de nouveaux espaces de savoir et appelle de fait une nouvelle herméneutique. Dans une perspective plus générale, Isabelle Hersant propose une synthèse sur l'imaginaire du vin chez Rabelais, à la fois force (ou puissance vitale), sagesse et génie. Ullrich Langer analyse les catégories rhétoriques de l'*opposition* et de la *privation*, constatant leur réévaluation par Rabelais dans le cadre de la fiction narrative. Frank Lestringant, enfin, abordant une dimension plus strictement épistémologique de l'œuvre, soutient que la fascination, chez Rabelais, pour la figure de l'« inventeur » (comme, par exemple, chez Polydore Vergile) est ambivalente, dans la mesure où elle est *aussi* triplement critique, lorsque l'invention est inutile, maléfique ou multiple et contradictoire. Hors des problèmes de l'interprétation du texte, Franco Giaccone apporte d'utiles compléments au dossier – encore très incomplet – de la biographie de Rabelais : analysant trois suppliques envoyées par ce dernier au pape Paul III, il conclut que Rabelais fut bien moine jusqu'en 1544 et que son rapport *effectif* à la papauté était plus docile et diplomate qu'ouvêtement critique.

Plusieurs études de la section « Théologie » établissent un lien entre la foi et les pratiques d'écriture. L'utilisation du personnage du diable, tentateur d'Abraham, par Théodore de Bèze dans l'*Abraham sacrificiant* (1550), suppose la lecture probable de commentaires hébraïsants : elle indique surtout chez Bèze, comme le suggère Nicole Cazauran, le désir de « mieux figurer l'épreuve [extérieure et intérieure] par où doivent passer ceux que Dieu appelle au total renoncement » (p. 764). La contribution des réformés à l'art des jardins, étudiée par Danièle Dupont, rend également visible un rapport entre la foi protestante et un certain progrès de la science horticole où « l'abandon de l'autorité antique » se fait « au profit du modèle naturel et de l'expérience » (p. 845). L'analyse, par Max Engammare, des annotations réalisées par Jérôme Bolsec en marge de sa Bible, sur des questions de datation, témoignent à la fois de son retour (vers 1570) dans le giron de l'Église catholique et de l'émergence d'une chronologie historique moderne. Richard Crescenzo s'intéresse à l'activité de traducteur et surtout de commentateur de Tite-Live du catholique Blaise de Vigenère : ses remarques à propos de l'entretien entre Numa Pompilius et la nymphe Égérie font

comprendre que, pour lui, le travail de l'historien consiste à retrouver des « correspondances », à manifester sans cesse « l'unité du réel sous l'apparente diversité des phénomènes » (p. 798). L'expression de la foi, au xvi^e siècle, est un phénomène complexe, qui recouvre un spectre très large de situations et d'attitudes : d'autres études s'attachent à montrer cette variété. La traduction de l'*Histoire évangélique* d'Ammonius par Jean de Vauzelles (1562), qui s'appuie sur le travail de l'Allemand Nachtgall, laisse percevoir, selon Bruna Conconi, un nicodémisme « social » latent – qui sera rapidement taxé d'hérésie et condamné. De même, la *Lettre à Portius* (1572) du réformé Pierre Charpentier, justifiant la Saint-Barthélemy, n'est paradoxale qu'en apparence : elle rend bien compte, pour Amy C. Graves, de l'idéologie cohérente d'un protestantisme « royaliste » et « politique » à la fin du siècle. Les références « bouffonnes » à une prétendue culture juive, dans une lettre familière de Pasquier, représentent pour Nadine Kuperty-Tsur « l'indice significatif d'une dédramatisation du rapport des chrétiens au judaïsme » (p. 917). Le *Traité de la vocation* (1561) du protestant Pierre de La Place, analysé par Daniel Ménager, témoigne d'une réflexion originale sur la notion de « vocation » définie, à la limite du religieux et du profane, dans le sens moderne d'une « inclination » sociale de l'individu, du choix conscient d'un genre de vie donné. Cesare Vasoli, enfin, se penche sur le *De cardinalu* (1510) de Paolo Cortesi (véritable manuel du « prince ecclésiastique » dédié à Jules II) à travers les notions d'hérésie et de schisme, reflets d'inquiétudes contextuelles qui confèrent au traité une coloration singulière. Le discours religieux du xvi^e siècle éclaire aussi la singularité du sentiment religieux chez des auteurs modernes : l'œuvre de Luther, nous dit Monique Gosselin-Noat, est une médiation essentielle dans la pensée théologique de Bernanos, pour qui « l'être humain est tout entier désir de Dieu, mais un désir hypothéqué à la source même de la vie par la concupiscence » (p. 880). Le discours religieux des auteurs renaissants doit être également lu à la lumière du milieu où il s'enracine : les *Oraisons et méditations* (1601) de Marie de Bonnet témoignent pour François Berriot du quotidien de la vie spirituelle des femmes à la fin du xvi^e siècle ; Jean Dupèbe s'intéresse à l'humaniste ferrarais Giovanni Ferrero, figure de la Contre-Réforme proche de Gentian Hervet et Frédéric Morel, et François Roudaut au réformé Pierre Nevelet, figure emblématique d'un humanisme provincial (troyen), soucieux de s'intégrer à la vie de la cité tout en restaurant non seulement la « langue commune » qu'est le latin mais aussi la poésie, « indissociable d'une *pietas* » (p. 951).

Une dernière section rassemble des études consacrées aux questions de « Traduction » et d'« Histoire littéraire ». La question du genre y est encore prédominante. Yvonne Bellenger et Anne-Pascale Pouey-Mounou s'intéressent ainsi au genre singulier de l'*épithète*, la première à travers l'anonyme *Amas d'épithètes* [de Du Bartas] (1596) qui mêle – sans vraiment les identifier – les fonctions d'introduction à la lecture de Du Bartas, de manuel d'exemples à imiter et, peut-être, de commentaire, la seconde montrant que, entre le xvi^e siècle et le xvii^e siècle, ce que gagne le recueil d'épithètes en rigueur, il le perd en « ouverture », en « attention au langage » et en « stimulation » du futur poète, apprenti ou confirmé. Mireille Huchon montre que l'œuvre narrative de Jean de Luxembourg participe au renouvellement du genre de la nouvelle, qui apparaît sous sa plume comme une forme originale de « nouvelle romancée » et Catherine Magnien-Simonin explore un aspect original de l'« écriture de soi » à travers

les *Annales nostrorum laborum* (1590) de Guy Coquille. Michel Magnien révèle le rôle central joué par Robert Constantin dans la diffusion de l'œuvre de Scaliger, et notamment de sa *Poétique*. Toshinori Uetani conteste que Jean Martin soit l'auteur de la première traduction française du *Roland furieux* (1544) à partir d'analyses minutieuses de plusieurs faits de langue. Deux derniers articles rappellent enfin qu'un lien étroit unit « histoire littéraire » et « histoire des idées ». Marie Madeleine Fontaine porte ainsi son attention à une œuvre méconnue de l'éclectique Barthélemy Aneau, la *Jurisprudencia* (1554) : l'auteur y explore les liens entre les origines mythiques du droit et ses pratiques contemporaines. Oumelbanine Zhiri remarque que chez Jean de Léry et Montaigne, les « Mahométans » sont associés aux « Bons Sauvages » américains comme exemples de peuples ayant su vivre sous la seule loi du droit naturel – plus juste que le droit figé et illisible de l'Ancien monde. Ces deux articles confirment qu'un lien très fort unit droit et littérature au XVI^e siècle.

Rendre compte d'un recueil de mélanges aussi volumineux n'est pas chose aisée, mais la qualité des articles ici réunis et la variété des approches critiques mises en lumière méritaient un examen exhaustif – qui voudrait aussi, plus modestement, rendre hommage au travail de Jean Céard. Sans doute pourra-t-on regretter le caractère parfois aléatoire des regroupements opérés, l'ordre suivi pour le présent compte rendu cherchant à retrouver des liaisons plutôt qu'à suivre la disposition, parfois curieuse, de la table des matières. Mais la richesse de l'*index nominum et locorum* final fait de ce volume un véritable outil de travail, emblématique de la richesse, de la rigueur et de la diversité *actuelles* des études seiziémistes, en Europe et aux États-Unis : le XVI^e siècle n'est assurément pas un « siècle de *minores* », comme l'affirme avec conviction Louis-Georges Tin (p. 1081). Ces *Mélanges Jean Céard*, par leur dimension interdisciplinaire, témoignent enfin et surtout de l'urgente nécessité de ne plus disjoindre, quelle que soit la période considérée, les études littéraires du champ plus vaste des « études culturelles ».

Nicolas LOMBART

Gilles BERTRAND, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme. Le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e siècle-début XIX^e siècle*, Rome, 2008, VIII-791 p., cartes, bibliogr., index.

Repenser ce phénomène culturel d'ampleur européenne que fut le Grand Tour italien, et comprendre ce que lui doivent nos manières contemporaines de voyager : tel est le défi que cherche à relever l'imposant ouvrage de Gilles Bertrand, issu d'une habilitation à diriger des recherches soutenue à l'École des hautes études en sciences sociales. Cette entreprise supposait au préalable de faire pièce à plusieurs préjugés historiographiques, que l'auteur s'attache à affronter dès l'introduction. D'une part, l'image traditionnelle que l'on se fait du jeune noble venant parfaire son éducation dans la péninsule

est loin d'épuiser à elle seule la diversité des mobilités et des pratiques qui caractérisent le Grand Tour italien au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles. L'idée selon laquelle les élites culturelles européennes auraient délaissé à la fin de l'Ancien Régime l'espace italien au profit de l'Europe du Nord mérite d'autre part d'être sérieusement contredite : l'Italie demeure un horizon d'attente essentiel à divers titres pour l'homme des Lumières. La conception d'un Grand Tour irénique que viendrait troubler la contagion révolutionnaire et les guerres napoléoniennes s'apparente enfin largement à une vue de l'esprit : la dimension patriotique s'affirme en effet dans les écrits de voyageurs dès l'époque des Lumières. Quant aux soldats et administrateurs ayant franchi les Alpes à la suite des campagnes de Bonaparte, ils témoignent de préoccupations et d'un système de valeurs largement hérités de la période antérieure. Ces réalités justifient amplement le choix fait par Gilles Bertrand de focaliser son enquête sur les représentations intellectuelles et sensibles des voyageurs français ayant parcouru l'Italie entre 1750 et 1815. Cette focale permet de comprendre comment un appel à la découverte tend à se muer de manière naturelle en désir de conquête. Elle inscrit en outre l'ouvrage dans le sillage de la longue histoire du sentiment collectif des Français vis-à-vis de l'altérité italienne. Les recherches de Françoise Waquet sur le XVII^e siècle (*Le Modèle français et l'Italie savante (1660-1750), Rome, École française de Rome, 1989*) comme celles de Pierre Milza sur le XIX^e siècle (*Français et italiens à la fin du XIX^e siècle, Rome, École française de Rome, 1981*) confirment en effet ce besoin constant de l'Italie éprouvé par les élites culturelles françaises, et en même temps cette tendance séculaire qui les conduit à contester l'aptitude de la péninsule à incarner le présent.

La première partie du livre s'attache à reconstituer les facettes multiples de l'horizon d'attente des voyageurs résolus à franchir les Alpes. Les voyages accomplis dans la seconde moitié du XVIII^e siècle sanctionnent le passage d'une culture de la curiosité issue de l'humanisme à un souci du bien de l'humanité, conformément au programme des Lumières. À ce titre, l'Italie est soumise à des dynamiques de plus en plus rigoureuses d'observation d'après nature, qui prennent leurs distances avec les logiques mondaines et festives caractéristiques de l'*otium* aristocratique. L'étude prosopographique des 212 voyageurs ayant laissé des écrits sur leur séjour italien entre 1750 et 1815 permet de prendre la mesure d'une diversité de figures qui, tout en se rattachant au monde des élites d'Ancien Régime, oscillent entre le diplomate et l'homme de loi, l'artiste et le savant, l'homme de lettres et l'homme d'église. Le voyage des gens du peuple est pour sa part appréhendé à travers une étude des registres de passeports grenoblois entre 1740 et 1765 : ils mettent en évidence un « voyage par l'Italie » répondant moins à un principe de plaisir qu'à une nécessité de subsister. Quant aux guides de voyage, même s'ils bénéficient à partir des années 1770 d'un renouveau éditorial répondant à la volonté de voyageurs pressés désireux de maîtriser au plus vite le territoire parcouru, force est de constater qu'ils ne répercutent qu'imparfaitement la multiplicité des itinéraires et des expériences à travers la péninsule.

Une deuxième partie est consacrée à l'évolution des représentations françaises de l'Italie, dans cette période charnière qui conduit du voyage érudit au voyage romantique. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les réformes entreprises en Toscane ou à Parme sont prises en exemple par des voyageurs tels que **Charles Pinot** Duclos ou **Charles Mercier** Dupaty, désireux de montrer la voie à suivre pour rompre avec

l'absolutisme français. Si elle s'affirme ainsi comme un laboratoire des idées du siècle, l'Italie n'est cependant que rarement soumise à un travail de découverte personnelle de la part des voyageurs, le regard porté sur ses habitants demeurant prisonnier de stéréotypes séculaires. La péninsule **devient** en revanche un théâtre privilégié d'une culture de l'émoi, qui prépare l'avènement du romantisme et favorise une approche unificatrice de l'espace italien. Du haut du Dôme de Milan, le voyageur de la fin du siècle nourrit désormais l'illusion de contempler non seulement la plaine du Pô mais aussi la péninsule tout entière. Ces sensations nouvelles accompagnent l'émergence de territoires peu présents auparavant dans les récits de voyageurs : à partir de la fin des années 1780 la Lombardie revêt ainsi une importance croissante dans les consciences françaises, renouvelant une géographie culturelle italienne jusque là fortement dominée par les prismes romains et napolitains.

L'impact de l'événement sur l'histoire longue des perceptions culturelles est l'objet de la troisième partie, qui analyse comment la période révolutionnaire et impériale a fait évoluer les représentations des Français sur l'espace italien. Sous l'Ancien Régime prévalait une vision politique des cités-États qui composaient la mosaïque de souverainetés italiennes. Après l'échec de l'Empire et du royaume d'Italie napoléoniens, ces capitales ne recouvrent plus dans les regards français qu'une réalité culturelle et émotionnelle, propice à cette « rencontre toujours recommencée avec soi-même » (p. 395) qui caractérisera le récit stendhalien. Jusqu'en 1797, Venise intéresse principalement par sa qualité de Sérénissime République, c'est-à-dire par l'originalité persistante quoique surannée de son système politique. Sous la domination autrichienne, la cité de Saint-Marc n'est plus qu'un décor urbain voué à l'évasion égotiste. Le cas de Milan n'est pas moins intéressant : si les voyageurs français n'ont guère perçu les efforts de Marie-Thérèse pour lui donner le rang d'une capitale au service de l'hégémonie des Habsbourg, ils se reconnaissent en revanche pleinement dans la volonté napoléonienne d'en faire un véritable « Paris de l'Italie », avant que la Restauration ne réattribue à la ville une centralité limitée à ses dimensions culturelle et marchande. Quant à l'impact des campagnes de Bonaparte, il se lit jusque tard au XIX^e siècle dans le souvenir laissé par les victoires françaises sur les champs de batailles, mais aussi dans la conscience nouvelle que l'Italie peut s'affirmer comme un pays vivant, en quête de son unité et de sa liberté.

Une dernière partie analyse l'affirmation au cours de la période de pratiques nouvelles, qui ont laissé des traces pérennes dans la manière d'appréhender le territoire italien. Les premières sont celles des hommes de science, qui à partir des années 1770, favorisent l'émergence d'un regard plus spécialisé sur la péninsule. L'étude des écrits laissés par les minéralogistes **Jean-Étienne** Guettard, **Jacques** Vichard de Saint-Real et **Barthélemy** Faujas de Saint-Fond révèle des itinéraires s'affranchissant des villes-étapes traditionnelles, jalonnés par une passion de la mesure, et témoignant d'une volonté d'intégrer les savoirs puisés sur le sol italien, notamment à travers le volcanisme, dans le cadre plus large d'une géographie universelle. Le voyage des marchands connaît également un regain de faveur dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, qui fournit à Gilles Bertrand l'occasion de rappeler l'importance des flux commerciaux entre la France et l'Italie. Parcourant les villes de foire et d'échanges, incarnant une culture pratique privilégiant les faits sur les idées, marchands et négociants tendent à

devenir une référence pour les autres voyageurs en imposant le modèle d'un voyage rapide et économe. La confrontation des guides de voyages avec les manuscrits de voyageurs ayant parcouru Naples et sa région au cours des années 1780 permet enfin de scruter sous l'angle anthropologique l'émergence ancienne du touriste moderne. Si l'on constate à travers ces écrits une substantielle marge de liberté du voyageur en regard des itinéraires rationnels proposés par les guides, on y voit aussi se dessiner la figure d'un voyageur dilettante, curieux de tout à petite dose, sans être un profond connaisseur de rien.

Pour terminer, Gilles Bertrand ne fait pas mystère qu'il serait anachronique de parler de tourisme pour la période considérée : les voyageurs ayant laissé des écrits substantiels sur leur séjour italien appartiennent au monde des élites ; la civilisation des loisirs dont Alain Corbin a situé l'avènement au milieu du XVIII^e siècle (*L'Avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995) n'a pas encore eu lieu, pas plus que la révolution des transports engagée avec l'apparition du chemin de fer. Néanmoins, le renouvellement des manières de voyager dans la seconde moitié du XVIII^e siècle a creusé de durables sillons. Captateur autant que l'est un soldat, curieux comme un savant, pressé tel un marchand, le touriste moderne est à plusieurs égards l'héritier des voyageurs du Grand Tour.

Il reste à souligner l'ampleur et l'utilité de l'appareil critique associé à l'ouvrage. Riche de nombreuses annexes égrenées au fil des chapitres, il se clôt par un inventaire détaillé des sources, une bibliographie analytique, et des index onomastique, topographique et thématique permettant au lecteur de voyager lui-même à travers l'ouvrage au gré de ses requêtes, qu'elles aient trait aux « campagnes militaires », à la notion de « patrimoine » ou au « silence » des voyageurs. Ces outils font du livre une référence pour les chercheurs amenés à s'intéresser à toutes les formes de mobilité et de circulation internationales à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles.

Gilles MONTÈGRE

Anne CONCHON, *J.-J. Guyenot de Châteaubourg (1745-1824) ou le commerce des relations*, Paris, Publications de la Sorbonne (Histoire moderne, 52), 2008, 206 p., bibliogr.

Pour les bons connaisseurs de l'administration de la fin de l'Ancien Régime et les spécialistes de la sidérurgie sous la Révolution et l'Empire, Jean-Jacques Guyenot de Châteaubourg n'est plus tout à fait un inconnu. Denis Woronoff lui avait consacré quelques pages dans sa thèse (*L'Industrie sidérurgique en France pendant la Révolution et l'Empire*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1984) et il était l'un des personnages centraux de celle d'Anne Conchon (*Le Péage en France au XVIII^e siècle : les privilèges à l'épreuve de la Réforme*, Paris, CHEFF, 2002, notamment au chap. 11, p. 383-428). Elle lui avait par ailleurs consacré deux études, sans compter

l'article – non cité dans la bibliographie – publié dans *Genèses* (« Entre identité individuelle et détermination sociale : le cas de Guyenot de Châteaubourg (1745-1824) », n° 47, juin 2002, p. 42-61), qui tiennent rétrospectivement lieu de travaux d'approches à l'ouvrage aujourd'hui recensé.

Ce dernier s'appuie sur un parcours archivistique exemplaire, mobilisant à la fois les papiers privés – les 92 cartons et 9 registres des Papiers Guyenot, tombés dans le domaine publics et conservés dans la série Séquestre des Archives nationales [T 1123] – et publics – en particulier les 337 cartons, 123 liasses et 63 registres de la Commission des péages [AN, H⁴] –, même si l'auteur montre bien à quel point les deux catégories tendent à se confondre dans le cas de Guyenot de Châteaubourg. En effet, il conserve par devers lui jusqu'en 1815 les archives de cette commission dont il a été le premier commis de 1772 à la suppression des péages par décret de la Constituante du 15 mars 1790. Ces sources principales, abondamment sollicitées et citées dans des pages aux notes infrapaginales parfois plus volumineuses que le texte lui-même (voir p. 75-77), sont solidement complétées par le dépouillement des sources multiples, parmi lesquelles les minutes de 23 notaires parisiens et de 3 autres installés en Haute-Marne.

Anne Conchon procède ainsi, en quelque 200 pages, à l'autopsie d'un ambitieux. Elle retrace le parcours atypique d'un bourgeois aspirant à la noblesse, d'un administrateur travailleur mais impatient, qui entreprend de compenser un capital économique qu'il juge insuffisant par la constitution puis la mobilisation d'un capital social, tant parmi les premier commis des bureaux que parmi les grands noms de la noblesse de la monarchie finissante. Dès avant la chute de cette dernière, il se découvre un vrai talent de spéculateur et opère à la Révolution une reconversion réussie dans la sidérurgie puis dans l'exploitation du canal de l'Essonne ; mais son ambition d'exercer des fonctions publiques prestigieuses (il sollicite en 1806 une place de « conservateur général de toute la navigation intérieure » qu'il n'obtient jamais), ainsi que son esprit de chicane et pour finir quelques malversations financières qui lui valent un séjour (1810-1813) à la prison de Sainte-Pélagie pour dettes, sonnent le glas d'une aspiration à l'ascension sociale sans cesse renouvelée et jamais assouvie.

L'ouvrage va cependant bien au-delà du simple récit biographique et tire un profit manifeste des réflexions et travaux récents sur ce genre littéraire en plein renouvellement. L'itinéraire de Guyenot de Châteaubourg apparaît comme un champ d'expérience propre à mettre en évidence la capacité d'adaptation des individus, à « saisir la réalité profonde de la société » (p. 10). Récusant une approche chronologique, Anne Conchon va au-delà des étapes et des péripéties d'un parcours exceptionnel, et à ce titre exemplaire, pour se pencher sur les stratégies sociales d'un individu ordinaire qui conjugue ses atouts (sa connaissance du droit féodal puis sa position de premier commis) pour constituer un vaste réseau de connaissances, d'obligés et de clients qu'il parvient – un temps du moins – à mobiliser à son unique profit. L'éclairage de la « nouvelle sociologie économique » d'un Mark S. Granovetter ou d'un Pascal Chantelat (et non Chastelat comme l'indique la bibliographie) est également sollicité avec efficacité pour proposer une analyse souvent très fine des relations interpersonnelles que Guyenot de Châteaubourg parvient à mettre sur pied pour ensuite les entretenir

et les utiliser le moment venu. S'il n'est à l'évidence pas le premier à procéder de la sorte, il apparaît comme l'un de ceux qui a su systématiser le processus de création d'un réseau, qu'il sait au besoin reconfigurer en fonction des circonstances, comme au moment de la chute de l'Ancien Régime. Promoteur de lien social dans son intérêt bien compris, cet entremetteur-né joue sur tous les tableaux, entretenant savamment le flou autour de son titre d'avocat « en » Parlement, trouvant auprès de la franc-maçonnerie une « aristocratie de rechange » (voir Ran Halévi, *Les Loges maçonniques dans la France d'Ancien Régime. Aux origines de la sociabilité démocratique*, Paris, Armand Colin, 1984), puis manœuvrant pour conserver le titre de « fabricant pour la République » qui lui assure approvisionnements et débouchés, ou s'érigeant en protecteur des fonctionnaires de son département de la Haute-Marne sous l'Empire.

On retiendra pour finir les deux « morceaux de bravoure » que constituent l'analyse de son rôle au sein de la commission des péages (chap. 3) et la mise en évidence du mécanisme qui mène à « la faillite d'une réputation » (chap. 4). Anne Conchon fait ainsi le portrait d'un « commis intrigant » (p. 59) qui a su s'assurer la confiance de son supérieur et la loyauté des bureaux parisiens tout en établissant de fructueux contacts en province. Constamment sollicité, comme premier commis, dans les multiples procédures engagées en vue de la suppression des péages, il devient l'intermédiaire obligé entre l'État et les propriétaires : à ce titre, il n'hésite pas à défendre – officieusement – les intérêts de ces derniers contre le premier en préparant avec (et souvent pour) eux les dossiers qu'il est ensuite amené à examiner comme agent public. Au-delà du bénéfice tant social que pécuniaire qu'il en tire, c'est la place de l'individu à l'intersection de l'administration et de la société qui est au cœur du questionnement. Le dernier chapitre de l'ouvrage met quant à lui l'accent sur l'échec d'une vie à travers celui d'une entreprise, le canal de l'Essonne dont Guyenot de Châteaubourg obtient la concession en l'an XIII. Épuisant son crédit en travaux sans fin comme en procès répétés avec ses associés ou les riverains, il voit progressivement s'effriter un capital de confiance et de relations qui s'avère beaucoup moins solide que les efforts consentis au cours des décennies précédentes pouvaient le faire croire ; la banqueroute qui met un terme à ses ambitions remet complètement en cause le processus d'ascension sociale jusque là à l'œuvre et relativise la prégnance des liens qu'il a tissés.

Matthieu DE OLIVEIRA

Catherine HALL, Sonya O. ROSE, dir., *At Home With the Empire. Metropolitan Culture and the Imperial World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, ix-338 p., bibliogr., index.

Cet ouvrage interroge la manière dont l'Empire a été vécu et a influencé la vie quotidienne des Britanniques, en tant que citoyens, pratiquants, femmes, en tant que consommateurs ou encore comme lecteurs de romans ou de livres d'histoire. Il s'agit

pour les auteurs de montrer combien l'Empire était intimement ancré dans les pratiques et les pensées des Britanniques aux XIX^e et XX^e siècles.

L'hypothèse de départ est donc celle d'une présence évidente et diffuse de la donnée impériale, qu'il ne s'agit pas de mesurer, selon les auteurs, mais dont il faut comprendre les manifestations et l'historicité. L'Empire est présenté comme quelque chose d'extrêmement familier, de continu, d'inconscient, et qui prédispose à agir de telle ou telle manière. De ce point de vue, le livre prend clairement position dans le débat historiographique qui oppose, sur la question de l'impact de l'impérialisme en Grande-Bretagne, les tenants d'une analyse maximaliste, dans laquelle s'inscrivent les auteurs de cet ouvrage, et les partisans d'une option minimaliste, qui rejettent l'hypothèse d'une omniprésence de l'Empire dans la vie des Britanniques. Dans son ouvrage paru en 2004 (*The Absent-Minded Imperialists : What the British Really Thought about Empire*, Oxford, Oxford University press), Bernard Porter a ainsi tenté de démontrer que le seul constat d'une forte propagande impériale ne permettait pas de déduire une imprégnation des esprits. Plus largement, sa thèse, posant la question de l'histoire de la réception, tend à décrire une certaine indifférence des Britanniques à l'égard de leurs colonies. L'ouvrage dirigé par Catherine Hall et Sonya Rose prend le contre-pied de cette position, en s'appuyant sur la tradition à présent bien établie de la *New Imperial History*, et notamment sur les travaux de l'école de Manchester, autour de John Mackenzie (*Propaganda and Empire. The Manipulation of British Public Opinion, 1880-1960*, Manchester, Manchester University Press, 1984), qui a montré la nécessité de penser en même temps les contextes domestiques et impériaux, et l'impossibilité de faire de l'histoire impériale un objet séparé de l'histoire nationale. Les auteurs de *At Home With the Empire* insufflent à ce postulat de base toute une série d'interrogations inspirées du féminisme, du marxisme et du postcolonialisme, notamment par des analyses portant sur le genre, la sexualité et ses liens avec la citoyenneté. La plupart des essais rassemblés portent sur le XIX^e siècle, et tous ont en commun la volonté de prendre en compte la relation entre l'Empire et la nation en portant attention à ses variations dans le temps et dans l'espace. Plusieurs contributions mettent ainsi en avant des périodes de crises, de peur dans cette relation, des moments où les idées admises sont discutées, remises en question, comme c'est le cas avec le débat sur le *Home Rule* ou le moment de l'abolition de l'esclavage.

Dans l'étude qui ouvre le recueil, et dans une perspective historiographique qui éclaire la démarche même du livre, Catherine Hall s'interroge sur la manière dont l'écriture de l'histoire au XIX^e siècle a contribué à séparer la nation de l'Empire. Elle s'appuie sur l'ouvrage de Thomas Babington Macaulay, *History of England*, paru en 1848, et dont le succès fut immense. Elle montre comment l'auteur dresse une histoire de la nation britannique comme celle d'un endroit rassurant, confortable, mu par le progrès et la civilisation (le *home*), par opposition à l'Empire, un monde sauvage rejeté aux marges. L'idée est que la lecture de ce type d'ouvrage contribue à la fabrication d'une identité britannique, d'une race impériale homogène. Ce sont alors sans doute les termes mêmes d'empire et de colonie qui mériteraient d'être pensés. Dans son article sur l'Irlande, Christine Kinealy s'interroge sur la possibilité, pour l'Irlande, d'être à la fois impériale et coloniale, et pour les Irlandais colonisateurs et colonisés. Les autres contributions traquent les lieux divers dans lequel se manifeste le fait impérial, les

faits sociaux et politiques dont l'évolution est déterminée par l'Empire : l'anglicité et le rapport à l'immigration (Laura Tabili), l'élargissement progressif de la démocratie (Antoinette Burton), la définition de la citoyenneté (Keith McClelland et Sonya Rose) ou encore la détermination des classes sociales (James Epstein). La question du genre et de la sexualité, elle non plus, ne peut être comprise sans être mise en contexte impérial : c'est ce contexte qui permet de comprendre le contrôle des femmes et de leur sexualité dans l'Angleterre victorienne (Philippa Levine), et plus généralement, c'est tout le discours sur la féminité (Jane Rendall) et les mouvements féministes (Clare Midgley) qui sont déterminés par le contexte impérial. Susan Thorne rappelle le rôle des missionnaires qui officient dans l'Empire sur la pratique religieuse en métropole, et Coral Kaplan dresse un vaste panorama de l'évolution de la consommation et des habitudes d'achats pour montrer combien l'économie impériale est déterminante sur les activités et les habitudes domestiques.

La plupart de ces études, largement appuyées sur des exemples fouillés, sont à la fois des bilans et des programmes de recherche, plus qu'analyses propres. Le catalogue ici dressé a les défauts du genre : seuls les lieux où les traces, les influences, les héritages de l'Empire sont mis en avant sont traités, étayant l'hypothèse de départ, mais n'y apportant pas de preuve définitive. En même temps, il s'agit d'un livre, au sens fort du mot, car il se fait l'écho d'un véritable débat historiographique et croise des objets d'étude très divers (qui démentent le singulier maladroit « Metropolitan Culture » dans le titre) dans une grande cohérence d'approche. Sans trancher le débat, *At Home With the Empire* l'ouvre et offre des perspectives qui, même si elles sont discutables et partielles, réalisent une partie du programme consistant à relire les histoires des nations impériales à la lumière de leurs liens avec leurs empires. Un programme largement entamé dans le cas de l'empire britannique, mais exploré à ce jour de manière beaucoup moins systématique pour les autres empires.

Hélène BLAIS

Richard SENNETT, *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*, Paris, Albin Michel, 2010, 405 p.

Annoncé comme le premier tome d'une trilogie destinée à rénover la philosophie politique et la sociologie du travail, *Ce que sait la main* se concentre sur l'histoire des techniques pour comprendre les évolutions de l'organisation du travail à travers la figure de l'artisan. Comme souvent dans les livres de Richard Sennett, la démonstration progresse sinueusement. Le livre présente trois parties d'ampleur inégale : d'abord une minutieuse étude des « Artisans » au cours des siècles, puis une définition précise du « Métier », enfin l'analyse incisive de la signification de l'« Artisanat ». Chaque chapitre est saturé en informations, nuancé, multi-référentiel, et se conclut par un résumé. Toutes les lignes de réflexion, qui semblent au début s'éparpiller, se rejoignent quand l'auteur ramasse sa thèse centrale en conclusion, qui éclaire rétrospectivement

la cohérence de ses analyses. Mais avant de parvenir à cette explication, relativement simple, des raisons de l'aliénation croissante ressentie par les travailleurs, le lecteur aura parcouru les ateliers du Moyen Âge et de la Renaissance, discuté les thèses de Norbert Elias et de John Ruskin, tiré les leçons de l'histoire de la brique « honnête », comparé les mérites respectifs de la philosophie des machines de Denis Diderot et du romantisme allemand, réfléchi sur les implications sociales des techniques antiques et de la conception assistée par ordinateur, et même appris comment écrire une recette de cuisine

L'ouvrage débute par une critique de la distinction que fait Hannah Arendt entre le travail, réduit à la subsistance, et l'œuvre, qui seule possède une valeur culturelle : l'épanouissement du bon artisan prouve au contraire que « les gens peuvent s'instruire d'eux-mêmes à travers les choses qu'ils font [et qu'] une vie matérielle plus humaine est à notre portée, si seulement nous comprenons mieux la fabrique des choses » (p. 19). La figure de l'artisan n'est pas définie par un secteur d'activité, ni par l'activité manuelle, mais par son engagement : « Le charpentier, la technicienne de laboratoire et le chef [d'orchestre] sont tous trois des artisans parce que tous sont attachés à l'excellence du travail en soi. Ils exercent une activité pratique, mais leur travail n'est pas simplement un moyen en vue d'une fin » (p. 32). Cette satisfaction du travail bien fait contraste avec la démotivation actuelle des travailleurs par le management. Multipliant les exemples, l'auteur met en évidence que le profit n'est pas toujours la meilleure motivation et que « la concurrence peut nuire à la qualité du travail et déprimer les travailleurs » (p. 55). La démoralisation est amplifiée par des technologies et des organisations qui séparent, intellectuellement et socialement, la tête de la main. Elle survient quand la mobilisation idéologique s'effondre, comme en URSS ; quand le travailleur n'a plus le temps d'apprendre de son expérience ; quand son travail est soumis à des évaluations qui entrent en contradiction avec son souci de le faire consciencieusement.

La visite de l'atelier d'Antonio Stradivarius permet de comprendre le problème de la transmission des savoir-faire entre générations. Lorsque l'artiste se distingua de l'artisan, « le transfert de savoir devint difficile ; l'originalité du maître inhibait le transfert » (p. 105). Cette difficulté se retrouve dans les laboratoires scientifiques, où un « patron » peut initier un néophyte aux procédures sans parvenir à lui transmettre la capacité de subodorer les bonnes pistes ou les impasses. Une direction « géniale » peut ainsi nuire à la gestion de l'intelligence distribuée : « Ce que nous savons de plus significatif, concernant l'atelier de Stradivarius, c'est que le maître était partout, qu'il surgissait de manière impromptue partout, réunissant et traitant des milliers de bribes d'information qui ne pouvaient avoir le même sens pour ses assistants qui ne travaillaient que sur une partie » (p. 109).

Certaines machines constituent des « outils spéculaires », c'est-à-dire des instruments qui obligent à réfléchir à la condition humaine : les répliquants (d'après Philip K. Dick dans *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*), qui imitent l'homme et le surpasse, et les robots, qui remplacent l'homme sans lui ressembler. Face à l'intrusion des machines dans le monde du travail, plusieurs attitudes naissent : l'espoir des encyclopédistes en une coopération harmonieuse, le rejet violent des luddites, la nostalgie romantique d'un John Ruskin ou d'un Martin Heidegger exaltant

l'authenticité artisanale face à la froideur impersonnelle de l'industrie. L'auteur indique sa préférence : « Entre la vision du métier des Lumières et celle des Romantiques, nous devrions certainement, je crois, préférer celle de l'époque la plus reculée, où le défi radical, émancipateur, était de travailler avec les machines, plutôt que de les combattre. Il en va encore ainsi » (p. 163).

L'élucidation des « métamorphoses » de la « conscience matérielle » clôt cette première partie. La métamorphose désigne l'évolution d'une forme type, ou le jugement acquis sur des combinaisons et des mélanges, ou bien encore la réflexion impliquée par un transfert entre domaines. Déjouant les rhétoriques qui « subvertissent » à bon compte la distinction entre nature et culture, une « brève excursion dans l'histoire de la brique suggère qu'un tel argument passe à côté de l'essentiel. La distinction peut être construite littéralement, et l'essentiel est alors de savoir comment s'y prendre » (p. 195). Si les hautes technologies reflètent encore un modèle artisanal où la conscience matérielle peut s'épanouir, la masse des travailleurs voit désormais son espoir de faire correctement son travail systématiquement déçu : « Il s'agit d'une histoire où l'individu au sein de l'atelier n'a fait que produire plus de dépendance dans la société en général, une longue période de changement où la transmission de la compétence et le transfert de la technologie se sont brouillés. L'espace social est ainsi devenu un espace fragmenté ; et le sens de l'autorité, problématique » (p. 200).

La seconde partie s'ouvre sur un éloge de la main *calleuse* : « le cal sensibilise la main à d'infimes espaces physiques tout en stimulant la sensation des doigts » (p. 211). Paradoxalement, l'artisan habitué à déployer le plus de force est aussi celui qui peut manier avec le plus de délicatesse un outil. Cette aisance corporelle est, selon l'auteur, une variable des processus de civilisation plus essentielle que la « gêne » étudiée par Elias : « la maîtrise de soi a deux dimensions : la première, qui est une surface sociale sous laquelle se cache la détresse personnelle ; et l'autre, qui est une réalité, l'aisance tant physique que mentale, une réalité qui aide l'artisan à parfaire ses techniques » (p. 233). L'aisance s'acquiert par la répétition du geste, par l'acquisition d'une routine nullement synonyme d'ennui pour celui qui s'assure ainsi des « prises » sur la matière. Contre le lieu commun des passions précoces, l'auteur avance que « la faculté de se concentrer durablement vient d'abord ; c'est ensuite seulement qu'une personne pourra s'impliquer émotionnellement ou intellectuellement » (p. 236).

L'affectivité est aussi au cœur du chapitre portant sur les instructions expressives : comment faire pour que des instructions techniques ne soient pas des dénotations mortes. L'auteur propose trois stratégies : l'identification empathique, l'habillage culturel, la poésie. La réflexion sur l'outil comme facteur d'éveil analyse ensuite les « sauts intuitifs » qui s'accomplissent quand l'artisan répare ou rectifie : « Dans la technique du métier, le sentiment du possible s'enracine dans la frustration née des limites d'un outil ou provoquée par ses possibilités inexplorées » (p. 286). L'auteur caractérise le progrès de l'intuition technique par le reformatage, la découverte d'applications adjacentes, la sérendipité ou la retombée dans d'autres domaines. Cette analyse de l'intuition rectifiée évoque fortement l'épistémologie bachelardienne : « L'intuition se travaille. Les outils employés de certaines manières organisent cette expérience imaginative avec des résultats productifs. Des instruments tant limités que polyvalents peuvent nous permettre

d'effectuer les sauts imaginatifs nécessaires pour réparer la réalité matérielle ou nous guider vers ce que nous pressentons dans une réalité inconnue, riche en possibilités latentes » (p. 290). Cette impression de déjà-vu se confirme avec le chapitre consacré aux résistances et aux ambiguïtés de la technique, car il souligne le rôle des obstacles que l'invention surmonte par une réorganisation, par un rajustement ou en se mettant à la place de l'obstacle : « Bref, pour bien travailler avec la résistance, les techniques nécessaires consistent au fond à reformuler le problème, à rajuster son comportement si le problème dure plus longtemps que prévu, et à s'identifier à l'élément le plus docile » (p. 301). Le fil directeur de la définition du métier est donc de mettre en valeur « le progrès réalisé dans le développement d'un savoir-faire » (p. 321).

La dernière partie entreprend de caractériser le travail de qualité et les aptitudes techniques en les distinguant de la valorisation de « l'excellence » et du « talent ». L'obsession de l'excellence est identifiée comme un signe de distinction sociale : « Si l'on en croit le sociologue Pierre Bourdieu, la rhétorique de la qualité est pour les membres d'organisations, comme dans les groupes ethniques, un moyen d'affirmer son statut : je/nous sommes plus motivés, plus tenaces, plus ambitieux que les autres » (p. 330). À cette rhétorique de justification, l'auteur oppose le caractère contre-productif de la course à la performance dans le champ scientifique : « Il n'y a pas grand sens à comparer le labo qui franchit le premier la ligne à un pur-sang et d'en conclure qu'il est meilleur ; l'obsession de l'antériorité n'a pas de sens au regard de la découverte elle-même. La comparaison envieuse de la rapidité a dénaturé l'évaluation de la qualité. Mais la passion de la course domine la science ; ceux qui se trouvent sous l'emprise de l'obsession compétitive perdent aisément la valeur et la fin de ce qu'ils font. Ils ne pensent pas dans la durée de l'artisan, la longueur de temps qui permet la réflexion » (p. 338). Pour offrir une solution de rechange positive à ce besoin forcené de contrôle que le management exerce sur la science et l'industrie, il est nécessaire « d'accorder à l'objet une certaine dose d'inachèvement et de décider de le laisser irrésolu » (p. 352). L'organisation bien pensée donne aux travailleurs le sentiment d'une vocation en exploitant leur désir de progresser, de sentir que leur métier s'étoffe, tandis que le management pervers en fait fi.

La même dualité est à l'œuvre entre les aptitudes communes et les talents inégaux : « L'inégalité n'est pas le trait le plus important des êtres humains. L'aptitude de notre espèce à faire les choses révèle davantage ce que nous partageons. De la réalité de ces talents partagés suit une conséquence politique » (p. 359). Sennett entend finalement renouer avec l'esprit des Lumières en des termes qui conviennent à notre époque : « Nous voudrions que l'aptitude partagée au travail nous apprenne à nous gouverner et à tisser des liens avec les autres citoyens sur un terrain commun » (p. 360). Son hypothèse est que ce qui donne un sens créatif et coopératif au travail est la disposition humaine au *jeu* : « la bonne citoyenneté se trouve dans le jeu et se perd au travail » (p. 367). Il mobilise alors une série d'études en sciences cognitives d'inspiration cybernétique : « Ce serait assurément pêcher par réductionnisme que d'imaginer le câblage cérébral et le traitement parallèle comme un système fermé – version moderne, technique, de la prédestination –, un système fixé à la naissance et qui fonctionnerait dès lors suivant sa propre logique interne. L'autre modèle technique est celui du système ouvert, dans lequel existe un *feed-back* entre les avancées et les données

du point de départ » (p. 370). En déployant ainsi une philosophie de l'individuation où « les potentiels génétiques sont “naturellement” irrésolus – le corps humain est riche de possibles qui ont besoin de l'organisation sociale et culturelle pour devenir manifestes et concrets » (p. 371) –, il converge cette fois avec les réflexions de Gilbert Simondon sur la métastabilité comme condition de l'individuation réussie.

La conclusion en faveur de l'institution d'un « atelier philosophique » ne surprendra guère les bons connaisseurs de Sennett. Son travail s'enracine dans un pragmatisme conçu comme un art de l'expérience et son engagement se confond avec une visée émancipatrice : « Qui dit bon artisanat, dit socialisme » (p. 386). On songe alors à la réflexion gorzienne, mais appuyée sur une théorie de la connaissance qui affirme l'identité des gestes corporels et intellectuels : « Je soutiens ni plus ni moins que les capacités que possèdent nos corps de façonner des objets sont les mêmes qui entrent en jeu dans les relations sociales » (p. 388). Face aux dérives aliénantes du système économique, *Ce que sait la main* préconise de rétablir le lien entre nos aspirations artisanales et la démocratie. « Il est aussi des raisons artisanales de souscrire à la foi du pragmatisme en la démocratie ; celles-ci résident dans les capacités que mobilisent les hommes pour cultiver leurs compétences : l'universalité du jeu, les capacités élémentaires de spécifier, de questionner et d'ouvrir qui, loin d'être l'apanage d'une élite, sont largement répandues parmi les êtres humains » (p. 389). Une étrange émotion assaille le lecteur quand il réalise que la résistance radicale aux dynamiques effroyables des réorganisations serviles du travail trouve son origine dans un pouvoir « aussi simple, élémentaire et physique que le fait de jouer avec des jouets » (p. 393).

Vincent BONTEMS

Paul-Michael LÜTZELER, *Bürgerkrieg Global. Menschenrechtsethos und deutschsprachiger Gegenwartsroman*, München, Wilhelm Fink Verlag, 2009, 360 p., index.

C'est à Hermann Broch et Robert Musil que la théorie du roman doit une première esquisse de l'apport cognitif d'une production romanesque se situant au carrefour de plusieurs discours et ouvrant ainsi une voie que le roman contemporain ne cessera d'emprunter sous des formes diverses, mais dont la caractéristique principale est l'élargissement des pratiques narratives par un discours méta-narratif orientant la réception par le lecteur. Paul-Michael Lützel, biographe et éditeur de Hermann Broch, reprend et élargit ces approches dans une analyse de la production romanesque de langue allemande se situant sur la ligne de fracture marquée par des guerres civiles généralisées et l'instauration d'une « guerre civile froide » s'étendant progressivement à l'ensemble des continents dans les dernières décennies du xx^e siècle.

Les analyses portent sur douze romans qui au cours de ces trente dernières années ont thématiqué sous la forme de récits individuels fictifs les nombreux conflits en

Europe, Afrique et Asie. Du *Métier de tuer* de Norbert Gstrein (2003), relatant la décomposition de l'ex-Yougoslavie, à *Avant la saison des pluies* de Gert Hofmann (1988), mettant en scène Klaus Barbie et Ernesto Che Guevara, l'ensemble des textes mêle fiction et analyse, créant une « structure d'appel » invitant le lecteur à d'autres lectures, ne seraient-elles que purement informatives. Décryptant pas à pas, en passant des guerres présentes à celles du passé présent, les multiples dimensions narratives et discursives de ces différents textes, Lützelers esquisse une « poétique de la globalisation » qui invite le lecteur à prendre la mesure du gain cognitif dû à la narration – ce que facilite une introduction dans laquelle Lützelers aborde non seulement les effets et les formes de la globalisation, les théories de la violence et de la guerre civile, mais aussi la culture des droits de l'homme et de ses paradigmes culturels. La même stratégie, à laquelle s'attache l'analyse, se retrouve ainsi au niveau d'une démarche qui ne cesse de pratiquer le renvoi aux travaux historiques et théoriques des trente dernières années. L'analyse du roman de Gstrein et de son usage très particulier de la « mort de l'auteur » qui par le récit dans le récit renvoie autant à l'œuvre de Roland Barthes qu'à la critique contemporaine des médias, rend ainsi explicite le contexte méta-narratif que le roman impose par son intrigue au lecteur. Cette même démarche, invitant à une double lecture, se retrouve de façon particulièrement pertinente dans l'analyse des romans dits de l'exil qui aborde les multiples transferts entre les différents fronts de la « guerre civile froide », incluant les transferts négatifs du refuge nazi en Amérique latine et dans le Moyen Orient. Du cas Mengele au déchiffrement de la torture en Argentine dans *Sara et Simon* d'Erich Hackl (1995), la réalité de l'horreur surgit à travers l'indifférence quotidienne dans laquelle se perdent les traces du crime. Comment écrire quand des mots comme « victime » et « auteur » du crime, « génocide » et « massacre » ne transmettent plus rien et barrent l'accès à la réalité ? Cette interrogation est un élément inhérent au récit.

Beaucoup d'éléments interprétatifs auxquels recourt Lützelers restent inséparables des positions développées par Hermann Broch dès 1917 dans ses essais littéraires et politiques. Le croisement de l'information historique et de la narration, qu'approfondit l'analyse critique, rappelle l'« esthétique négative » de l'auteur autrichien tout en la dépassant. Le lecteur, en suivant les innombrables allers et retours, participe à la construction de l'objet théorique. En reproduisant ainsi l'effet que le jeune Kant associait à la narration pragmatique, Lützelers accorde à la narrativité une place stratégique dans l'articulation entre éthique et esthétique, un problème qu'il aborde dans sa conclusion. Loin de se limiter à une simple étude littéraire, l'ouvrage prolonge de cette manière une série d'articles publiés sous le titre *Klio oder Kalliope ? Literatur und Geschichte : Sondierung, Analyse, Interpretation* (Berlin, Erich Schmidt, 1997) dans lesquels Lützelers prenait parti dans le débat provoqué par le courant du *New Historicism* en plaidant pour un dialogue interdisciplinaire intégrant les apports critiques tout en maintenant la tension entre texte et réalité et se méfiant d'un « *it's word all the way down* » (Richard Rorty). La série de lectures et interprétations qu'offre le présent volume est ainsi une démonstration tout à fait convaincante de l'efficacité d'un tel programme.

Nicola NOSENGO, *L'Extinction des technosaures. Histoires de technologies oubliées*, Paris, Belin, 2010, 263 p.

Le journaliste scientifique Nicola Nosengo propose une application du principe de symétrie à l'étude du changement technologique « en observant son côté le moins médiatisé, ses impasses, ses défaites. » (p. 6). Il prend pour hypothèse l'analogie entre les lignées biologiques et techniques qu'il applique à une série de cas tirés presque tous des technologies de locomotion et de communication au xx^e siècle. Son travail de synthèse, et non d'enquête de première main, a pour intérêt d'éprouver les différents modèles évolutionnistes par une série de contre-exemples plutôt qu'il ne cherche à agréger un maximum d'informations au sein d'un cadre théorique. Néanmoins, en général, il minimise les facteurs techniques par rapport à des facteurs économiques, sociaux et culturels.

L'auteur commence par analyser l'échec de Thomas Edison à promouvoir son phonographe, qui fut supplanté par le gramophone d'Emil Berliner. Edison concevait l'enregistrement du son comme une technologie de bureau destinée à faciliter la dictée des lettres, alors que Berliner comprit son potentiel de diffusion de la musique. Inventeur méthodique, Edison avait prévu cette utilisation, mais la trouvait secondaire par rapport à la confection de livres pour aveugles, l'enseignement de la diction, ou même la possibilité de répondeurs téléphoniques. Cette pensée d'ingénieur, qui se fonde sur la solidarité opérationnelle des dispositifs techniques, s'avéra moins efficace pour créer un marché que la fonction sociale et culturelle de l'invention de son concurrent.

La compétition entre les standards de vidéo Betamax et VHS est un exemple bien connu des technophiles, qui apporterait « la preuve que les processus d'innovation n'obéissent pas à un mécanisme comparable à celui que nous associons communément avec l'idée de sélection naturelle, qui épargne les meilleurs et élimine sans pitié les accidents de parcours » (p. 33). En effet, le Betamax conserva la préférence des professionnels, qui considéraient qu'il propose une meilleure définition de l'image. Mais la caractéristique technique essentielle en ce qui regarde le grand public était la durée de l'enregistrement, afin qu'elle soit adaptée à celle des films. Dans la mesure où « c'est l'un des rares cas où le grand public a, sur une caractéristique technique donnée, des exigences plus difficile à satisfaire que celles des professionnels » (p. 35), l'échec commercial du Betamax n'est pas si étonnant.

Même s'il tire des « morales » de ces récits, l'auteur prend soin de les mettre en tension. Par exemple, le réseau pneumatique de distribution du courrier connut une longue et importante extension puis fut démantelé lorsque la rationalisation économique l'imposa, parce qu'il n'avait pas un « moment technologique » (que Thomas Hugues définit par analogie avec le « moment » cinétique) suffisant : « Les grands systèmes techniques de distribution [] atteignent un point de non-retour où l'accumulation des investissements en capital, la complexité organisationnelle et le niveau d'acceptation sociale sont tels que l'abandon du système deviendrait trop coûteux, *indépendamment* de l'évaluation abstraite de leur efficacité » (p. 65). Mais les mésaventures de la voiture électrique montrent qu'une technologie prometteuse, et souvent perçue comme une alternative souhaitable au monopole des moteurs à explosion, ne parviendra

probablement jamais à se développer en raison de la « dépendance de chemin » de l'évolution technique. Certes, il existe des contraintes techniques (« l'empoisonnement » des catalyseurs), mais, selon l'auteur, « les plus grands ennemis de la voiture électrique, ce sont les constructeurs automobiles. Ceux-ci n'ont jamais misé avec volonté sur la propulsion électrique, de peur qu'un monde roulant en voiture électrique soit un monde avec moins de voitures []. Le prix actuel des véhicules électriques, très élevé, trouve son origine dans une configuration industrielle, et non dans les caractéristiques technologiques » (p. 163).

La dépendance de chemin n'est donc pas une caractéristique intrinsèque de l'évolution technique : certaines technologies considérées comme dépassées ont su revenir sur le marché ou prospérer dans des niches : le disque vinyle connaît une vitalité insolente et la lignée du fax remonte au pantélégraphe de Giovanni Caselli (1856). À l'inverse, la photographie argentique, quelles que soient ses qualités et la nostalgie qui l'entoure, a peu de chance de redevenir populaire. L'auteur estime donc que « les objets techniques ne sont ni vieux, ni nouveaux, mais seulement plus ou moins adaptés à un moment historique précis » (p. 11). Son attention se porte ensuite sur le rapport entre la structure du marché et les processus de standardisation.

La substitution des disques compacts aux disques vinyles est un exemple de transition forcée : « si les producteurs de CD *prévoient* que les ventes de disques vinyle baisseront de x unités dans un arc de temps donné, cela signifie qu'ils ont décidé de réduire d'autant la production de LP, et en l'annonçant, ils dissuadent les consommateurs d'acheter ce produit » (p. 94). Seule une structure oligopolistique permet l'imposition d'un nouveau standard : « Seules de grandes compagnies, qui possèdent des intérêts dans des secteurs aux profits moins incertains, sont en mesure de tenter l'aventure » (p. 90). La crise que traverse actuellement l'industrie du disque est le résultat imprévu de ce passage d'une technologie analogique à faible marge à une technologie à haut profit qui, parce qu'elle est numérique, s'expose à un transfert avec les autres supports (MP3) alors que le vinyle avait su trouver un équilibre avec les cassettes audio.

L'auteur présente des analyses intéressantes sur les processus de standardisation en ce qui regarde les technologies de réseau : ces processus font baisser les coûts de transactions et produisent ainsi une externalité de réseau (plus ils sont adoptés plus les individus ont intérêt à les adopter). Il distingue deux types de standardisation pour expliquer le paradoxe exprimé par la boutade « J'adore les standards, il y en a tellement ! » : « La source de la contradiction réside dans le fait que la compatibilité verticale (magnétoscope/cassette) incite à la coopération, car elle élargit le marché et réduit les coûts pour le producteur de cassettes, pour celui de magnétoscopes et pour le consommateur final. Au contraire, la compatibilité horizontale (cassette/cassette), qui procure de grands avantages aux consommateurs et laisse indifférent le producteur de magnétoscopes, crée une situation de concurrence accrue chez les producteurs de cassettes » (p. 191). Prenant, pour une fois, l'exemple d'une technologie d'assemblage (le filetage des vis), il met en évidence que la standardisation ne résulte pas de la concurrence économique : William Sellers a imposé son standard grâce à son réseau social et institutionnel, qui lui a permis de fausser la concurrence dans un secteur où l'adoption d'un standard était cruciale mais où le choix de celui-ci était contingent : « L'imposition d'un standard est

une guerre déloyale, qu'on ne remporte pas sur le terrain scientifique et technique » (p. 199). Nosengo estime « que le processus de standardisation ne peut être entièrement confié au marché » (p. 191). Pourtant, il retombe immédiatement après dans une idéologie de l'adoption « spontanée » d'un standard par le marché (p. 193).

Le point culminant de la réflexivité de l'ouvrage est atteint quand, au lieu de rapporter la saga d'un artefact, l'auteur entreprend de déconstruire la formation de ce discours sur la standardisation des claviers. En 1984, Paul David a popularisé le concept de « dépendance de chemin » en présentant devant des économistes l'histoire du clavier QWERTY : cet héritage de la machine à écrire (la disposition des touches visant à réduire le risque du croisement des baguettes) aurait dû être remplacé par le standard DSK si l'inertie de la formation des dactylographes ne l'avait empêché. Il montre alors que la supériorité du clavier Dvorak est loin d'être prouvée et que le choix du standard était sans doute indifférent, voire que le QWERTY représente une convergence (au sens de Gilbert Simondon) car en résolvant la difficulté initiale il a produit une disposition relativement optimale.

L'ouvrage aborde aussi le problème des technologies attendues mais irréalisables ; « quarante ans après, le visiophone en est toujours au même point : un objet sur le point d'arriver qui n'arrivera jamais » (p. 141). Il explique ce cas par une réticence des usagers : « il est plus difficile de se montrer agressif ou de mentir au visiophone » (p. 145). L'exemple de Skype et des MMS sur les téléphones portables pourraient cependant être l'indice que le cartel de la téléphonie garde en réserve le visiophone comme aboutissement d'une lignée dont il entend vendre toutes les étapes intermédiaires. Le non développement de l'aéromobile s'explique davantage par des contraintes techniques : il est tout simplement dangereux de laisser tout le monde voler.

Enfin, l'auteur questionne la validité de l'analogie entre l'échec d'une technologie et l'extinction d'une espèce. Il s'agit avant tout d'un procédé narratif, et la métaphore du « technosaure » est une marque d'autodérision, mais « il n'est pas inutile de nous demander si cette analogie n'a pas par hasard un sens plus profond. Notre métaphore de la sélection naturelle et de l'évolution des espèces, qui nous a aidé à raconter l'histoire de la technologie, peut-elle également nous aider à la comprendre, à percevoir les règles qui en régissent le parcours, la direction, le rythme de développement ? Peut-on formuler une théorie évolutive de la technologie, et quels sont les principes que celle-ci pourrait partager avec la théorie darwinienne ? » (p. 223-224). Le premier évolutionniste est Augustus Henry Lane-Fox Pitt-Rivers, en 1852, qui « ne cherchait pourtant qu'une méthode pour classer sa vaste collection d'armes [et qui adopta] le critère en vigueur dans les musées d'histoire naturelle : une disposition en séquences de formes apparentées, de la plus simple à la plus complexe. Et c'est ainsi que l'évolution des objets technologiques prend forme sous ses yeux. Sa collection d'armes d'origine aborigène australienne, par exemple, présente irrévocablement plusieurs lignées évolutives, ayant pour ancêtre un bâton court » (p. 224-225).

William Ogburn, Seabury Colum Gilfillan et Abbott Payson n'apportèrent rien de substantiel et, l'auteur ignore les travaux français de Jacques Lafitte, André Leroi-Gourhan, Bertrand Gille et Gilbert Simondon. Il tient donc l'historien George Basalla pour le véritable fondateur de l'évolutionnisme technologique. *The Evolution of*

Technology (1988) se fonde explicitement sur une analogie avec la théorie de Charles Darwin : l'évolution technique est caractérisée par sa diversité et sa continuité, et la nécessité des inventions et des évolutions n'est pas universelle mais située : « l'apparition de nouveaux artefacts est un processus incessant, en grande partie aléatoire » (p. 230) et « à de rares exceptions, toutes les inventions sont des modifications d'objets préexistants » (p. 230). Basalla analyse l'absence de la roue dans les civilisations précolombiennes non comme une arriération mais d'après son inutilité dans un milieu accidenté et dépourvu d'animaux de trait : « Voir dans la roue un besoin universel, comparable au feu, est une conception occidentale récente » (cité, p. 232). L'analogie avec l'évolution des espèces s'oppose donc ici à la notion de progrès technique : « S'il a choisi l'analogie évolutionniste, c'est pour bannir de l'historiographie l'idée même de progrès » (p. 233).

En réaction, l'économiste Joël Mokyr considère, dans *The Lever of riches : technological creativity and economic progress*, que « les espèces n'ont pas pour équivalents technologiques les artefacts, mais les techniques, entendues comme les “connaissances nécessaires à la production d'un bien ou d'un service selon une modalité donnée” » (p. 234). Il souligne les différences entre l'évolution des espèces et celle des techniques qui n'est pas darwinienne mais lamarckienne (transmission des caractères acquis) ; il n'y a pas d'équivalent à l'ADN (donc pas de « mutation » au sens génétique) ; l'hybridation est la règle et non l'exception. Il indique en outre que le progrès technique est une alternance de macroinventions et de microinventions, selon un autre modèle néo-darwinien, celui de l'évolution ponctuée de Jay Gould : « Ces deux processus obéissent à des lois différentes : alors que les microinventions sont déterminées par des forces économiques et ont pour origine une recherche intentionnelle, les macroinventions semblent davantage liées à l'ingéniosité et à la chance individuelles, et découlent souvent d'événements aléatoires » (p. 238). Jay Gould lui-même ajoute à cela que l'évolution technique dépend du contexte culturel, que son arborescence n'a pas la même topologie, et surtout qu'il s'opère à une vitesse beaucoup plus grande.

Nosengo conclut de cela que « si l'évolution biologique et le changement technologique présentent quelques similitudes, ils le doivent à leur appartenance à la vaste catégorie des phénomènes connus sous le nom de “processus historiques” » (p. 240). Une telle conclusion laisse le problème ouvert et paraîtra peut-être un peu courte, mais l'auteur avoue qu'esquisser « une théorie générale de l'évolution technologique ou en suggérer les fondements, va bien au-delà des ambitions de ce livre » (p. 241). Son travail demeure avant tout une présentation récréative et iconoclaste de certaines recherches sur l'évolution technologique.

Vincent BONTEMS